

Quelques poèmes inédits d'Albert Giraud

Lecture faite par M. Henri LIEBRECHT
à la séance mensuelle du 8 janvier 1955.

En cette année qui marque le centenaire de la naissance d'Émile Verhaeren le souvenir se reporte vers quelques autres poètes, non des moindres, avec lesquels il se lia, par sympathie autant que par affinités littéraires. A l'Université de Louvain, il écoute avec ses compagnons les conseils d'Émile Van Arenbergh, leur aîné, critique sévère, bon ouvrier du vers, défenseur strict des règles et de la langue. Déjà Verhaeren, dont les vers de jeunesse n'avaient rien d'éclatant, affirme un talent plus mûr dont « Les Flamandes » seront, en 1883, le premier témoignage. Il use d'une prosodie régulière, d'inspiration parnassienne, qu'il conservera dans « Les Moines ».

Quand, à Bruxelles, il fait partie du groupe de « La Jeune Belgique », c'est par amitié pour Albert Giraud et Iwan Gilkin qui observeront toujours les principes les plus orthodoxes en ce qui touche le mot et la forme. Le jour où Giraud s'avisera que Verhaeren se libère de toute rigueur et devient un adepte du vers libre, il se déchaîne contre lui dans un article virulent, l'accuse de « mener la danse du scalp autour de la grammaire » et l'engage, en termes narquois, dont il avait le secret, à revenir à une conception moins indocile de la poésie. C'était un temps où ces problèmes de théorie littéraire étaient fort discutés et amenaient souvent des scissions dans les groupes qui affichaient la prétention de constituer chacun une école détenant la vérité esthétique. De là le grand nombre de petites revues, très éphémères d'ailleurs, qui s'opposaient les unes aux autres.

Mécontent de l'article de Giraud et de la polémique qui s'ensuivit, Émile Verhaeren quitta « La Jeune Belgique » et passa au « Coq Rouge », que venait de créer Georges Eekhoud.

Ce fut la fin d'une belle amitié. Tous deux mirent de l'entêtement à prolonger la séparation. Un jour vint où Verhaeren fit le premier geste et les deux poètes se serrèrent la main. Mais les années avaient passé, la camaraderie de jeunesse n'était pas devenue une amitié d'hommes et leurs conceptions littéraires s'étaient fortifiées à l'opposé les unes des autres.

Albert Giraud resta, jusqu'à la fin de sa vie, un disciple de l'école romantique et un admirateur de Victor Hugo. Chose curieuse, Verhaeren de son côté n'a cessé de chanter la louange du maître des « Contemplations » mais l'influence qu'ils en reçurent les poussa dans des voies différentes. Si on la retrouve aussi bien dans « Hors du Siècle » et « La Guirlande des Dieux », que dans le beau poème dédié à Saint Georges dans « Les Apparus dans mes Chemins », on y voit aussi les divergences des deux tempéraments et la conception différente de la poésie.

Albert Giraud est demeuré un classique, soucieux avant tout d'une langue impeccable et d'une métrique rigoureuse. On retrouvera ce double souci dans quelques poèmes inédits qui datent de la fin de sa vie. Les manuscrits autographes en avaient été confiés par le poète, assez insouciant de la diffusion de ses œuvres, à une amie de jeunesse, la sœur d'Henri Maubel, celle-là même que dans l'intimité on nommait « Miette » et à laquelle Giraud a gardé toute sa vie un sentiment très tendre. Mais nous savions les raisons que Giraud avait de ne point se marier. Quelques mois avant sa mort, Miette, un jour que nous avions longuement évoqué le souvenir de cet homme délicieux qui avait été notre grand ami à tous deux, me remit ces feuillets émouvants.

Ils ne l'étaient pas seulement par le sentiment que nous y attachions mais aussi par leur aspect. Giraud, quelques années avant sa mort en 1929, a été atteint d'une ophtalmie qui s'aggrava rapidement au point de le rendre presque aveugle. Il ne savait plus écrire, sa main tâonnait sur le papier dans la crainte de superposer l'écriture de deux lignes. Il les écartaient pour n'inscrire sur un feuillet que quatre ou cinq vers et ceux-ci montaient ou descendaient comme la graphie hésitante d'un enfant.

Lui qui avait toujours été si fier, si impeccable moralement autant que physiquement, souffrait de cette déchéance et s'enfermait dans une solitude et un silence qu'il ne consentait à rompre que pour quelques uns d'entre nous.

Ces poèmes inédits sont au nombre de cinq. L'un, le plus important, est un de ces récits en vers auxquels Giraud excellait et dans lesquels on retrouve plus précis qu'ailleurs le souvenir du Victor Hugo des petites épopées de « La Légende des Siècles ». On songe au Giraud qui écrivit dans « Les Dernières Fêtes » le poème « Monseigneur de Paphos ».

Dans plusieurs de ces pièces il développe le thème du silence, qui obsédait Giraud. C'est un mot qu'il aimait et qui sans doute touchait en lui quelques fibres secrètes. C'est au Silence encore, ce dieu voilé dont il a toujours honoré le culte, que le poète dédie ici un poème d'une parfaite et grave harmonie :

*Silence ! Dieu profond et subtil, ô Silence !
Mon culte tend vers toi des bras reconnaissants
Et brûle en ton honneur son plus fidèle encens.*

Si quelque jour une nouvelle édition de ses œuvres complètes devait rendre à l'impeccable artiste que fut le poète de « Hors du Siècle » la juste place à laquelle il a droit dans l'histoire de notre poésie à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, il faudrait ajouter ces cinq poèmes à l'un des recueils, peut-être à « La Guirlande des Dieux », dont ils sont dignes par leur forme et leur inspiration.

Henri LIEBRECHT.

Le Secret.

Lecteur indifférent, attiré par la flamme
Et la musique de mes vers mystérieux,
Le savez-vous, qu'au fond ténébreux de mon âme
Brûle un brasier luxurieux ?

Son or en fusion, tisons rouges et roses,
Sur tout ce que je vois projetant son ardeur,
Empourpre le profil des êtres et des choses
Et transfigure la laideur.

Toute réalité, banale et journalière,
Reçoit de ses reflets une étrange beauté
Et grâce à lui j'écris avec de la lumière
Mon poème de volupté.

Près du brasier et dans son mouvant incendie,
Avec l'humaine voix des violons heureux,
Dans les langues du feu trempant la mélodie,
Résonne un orchestre amoureux.

Ses chants passionnés qui s'élèvent dans l'ombre,
Mariés aux lueurs en de fervents baisers
Donnent, en m'apprenant la cadence et le nombre
Une aile aux mots les plus usés.

Les archets frémissants et les braises vermeilles
Accordant l'harmonie avec l'embrassement,
Délice pour les yeux, régal pour les oreilles,
Mèlent un double enchantement.

Tu connais maintenant le secret de mon âme
Et pourquoi mes amis m'ont appelé sorcier :
Sons et couleurs, chants et reflets, musique et flamme,
Un orchestre dans un brasier !

Le Rêve du Sculpteur.

Sculpteur aventureux, pris d'une étrange envie,
J'ai rêvé de sculpter le grand cri révolté
Que poussa, devant une injure de la vie,
Un bel adolescent frémissant de fierté.

Inoubliable cri, cri de tout le visage,
De tout le jeune torse en un bond redressé,
Flèche au bec d'or lancée en réponse à l'outrage
Et clouant sur le sol un monstre terrassé.

J'ai capté le front vaste et noyé de lumière,
Le coup de vent des longs cheveux, la royauté
De la tête éloquente et jetée en arrière,
L'orage des sourcils, puis j'ai tout emporté.

Alors chez moi, pendant des jours et des années,
Allumant mon génie à ce butin furtif,
J'ai tiré, sous l'effort de mes mains acharnées,
Un chef d'œuvre éternel d'un moment fugitif.

Je le tiens ! J'ai la face aquiline et superbe,
Le farouche dédain des narines, le jeu
Du menton énergique et de la lèvre imberbe,
Les yeux perçant le masque avec leurs trous de feu.

J'ai fondu tous ces traits dans l'œuvre que j'achève
Et sous le dur ciseau qui mord mon poing meurtri,
Fait jaillir du baiser de la vie et du rêve
Le grand cri révolté, l'inoubliable cri.

Et voici l'œuvre : elle respire, elle palpète,
De loin elle te plonge en un trouble profond
Et quand tu viens vers elle, elle se précipite
Sur ton âme, ô passant ! et l'emplit jusqu'au fond.

J'ai sculpté la parole et dompté la chimère
Et j'ai fait répéter au marbre résistant
Le grand cri révolté d'une bouche éphémère :
Désormais l'œil le voit et l'oreille l'entend !

Au Silence !

Dieu voilé qui répands ton charme sur mon toit,
O Silence, descends dans ma chambre d'étude !
Je n'y reçois personne : elle est digne de toi.
Silence, amène moi ta sœur, la Solitude,
Dieu voilé qui répands ton charme sur mon toit.

Dieu sans autels, ô toi que la parole offense,
Je brûle en ton honneur mon plus fidèle encens,
Silence, dieu profond et subtil, ô Silence !
Mon culte tend vers toi des bras reconnaissants
Et brûle en ton honneur son plus fidèle encens.

Aussi je te dédie, Esprit doux et farouche,
Une ode à ton image où tu vis reflété,
Et qui, les yeux baissés et le doigt sur la bouche,
Attestera ta grâce et ta divinité,
Silence aux yeux baissés et le doigt sur la bouche.

Silence, Dieu vêtu d'ombre et de volupté,
Quand Eros te vouait la rose de Cythère,
Il apprenait, rendant plus belle la beauté,
Aux amants indiscrets que l'amour doit se taire !
Eros t'avait voué la rose de Cythère.

Silence, Dieu voilé, Dieu des mâles travaux,
L'univers est peuplé des rêves que tu créés !
O toi qui fais germer les poèmes nouveaux
Dans les cœurs souverains et les têtes sacrées,
L'univers est peuplé des rêves que tu créés.

Silence, Espoir secret du savant inconnu,
Dieu voilé, toi qui fais, dans sa recherche obscure,
Jaillir soudainement sur le mur noir et nu
En formules de feu la vérité future,
Bienfaiteur du savant dans sa recherche obscure !

Orgueil du juste en croix, ô vertige divin,
Tu changes en nectar le poison du calice
Et donnes au martyr que l'on torture en vain
La force de sourire à travers son supplice,
Orgueil du juste en croix, ô vertige divin.

Dieu du chef contre qui la canaille se rue
Et qui vers l'avenir tournant son front hautain
Lui montre, par dessus les clameurs de la rue,
A pas mystérieux s'avancer le Destin,
Dieu du chef contre qui la canaille se rue.

Dieu voilé, sans autels ! Dieu des mâles cerveaux,
Loin de la foule impie et des vaines tempêtes,
Nous célébrons ta gloire en de muettes fêtes.
Dieu voilé, souris nous et bénis nos travaux,
Princes, martyrs, savants, amoureux et poètes.

La Naissance du Poème.

Autour d'un grand poème aux traits durs et farouches,
Que mon verbe endormi rêverait de fixer,
Tournent très lentement, sans pouvoir s'enlacer,
Des mots balbutiés par de lointaines bouches.

Rumeurs, chuchottements, contours bientôt brisés
Par l'impuissant effort qu'ils font pour se rejoindre,
Poussière lumineuse où l'on ne voit rien poindre ;
Rimes veuves cherchant d'impossibles baisers !

Tout bas chaque voix mêle une image timide
A l'image que l'autre ébauche sourdement
Et leur vague murmure est comme un frôlement
De robes autour d'un berceau pâle, encor vide.

Et j'erre, chancelant; par moi-même trompé...
Quel secours implorer ou quel miracle attendre ?
Hélas ! Mon œil croit voir et mon oreille entendre
Et ce leurre incessant est toujours dissipé.

Limbes où passe une ombre, à peine devinée,
Où flotte, en un brouillard sans forme ni couleur,
Comme l'avant parfum d'une invisible fleur
Qui, ne pouvant s'ouvrir, serait déjà fânée.

Et la nuit se fait plus épaisse et plus mortel
Le silence. C'est le néant ! Plus rien n'annonce
Le poème rêvé ! Mon espoir y renonce.
Quand soudain, comme un cor jetant son mâle appel,

Un rayon de soleil transperce les nuages :
Le poème qui naît pousse le cri sacré
Et jaillissant enfin du brouillard déchiré
Les strophes en chantant m'offrent leurs frais visage.

La Mort du Procureur.

Or, le Procureur de Sicile, obsédé
Par un mal inconnu qui semble sans remède,
Chassant les médecins accourus à son aide,
Jurant et blasphémant Jupiter, a mandé
Le Mage que la foule acclame quand il passe,
Le Prince des sorciers et des jeteurs de sorts,
Celui qui, libéré du temps et de l'espace,
D'un geste de sa main ressuscite les morts.

Il est présent partout et partout il se cache.
Il a quitté Thyane aujourd'hui sans qu'on sache
Quels chemins il a pris, et le voici soudain,
Forme pâle parmi les lauriers du jardin,
Qui gravit l'escalier monumental, pénètre
Dans le palais bruyant d'esclaves en émoi,
Les écarte et marchant vers la couche du maître
Dit : « Apollonius de Thyane, c'est moi ».

Un rose soir d'été syracusain s'attarde
Sur les temples et les blanches villas qu'il farde,
Sur les marchés où l'air a des saveurs de miel,
Les navires, gonflant leurs voiles vers le ciel,
Et les monts aux flancs purs, drapés de forêts vertes.
Le paysage emplit les fenêtres ouvertes.
Mais les yeux sont fixés sur le lit ravagé
Où le Chef romain gît, bras et jambes inertes.

Il a trente ans à peine et paraît très âgé.
Toutes les passions d'une morsure avide
Ont fouillé jusqu'aux os son visage amaigri :
La folie envahit et bat sa tête vide.
Il agonise, sans un geste, sans un cri.
Et de froides sueurs baignent son front livide.

Et le Mage reprit : « C'est moi, que me veux-tu ?
Pourquoi m'as-tu mandé » ?

Le Romain abattu

Fit un effort pour se redresser sur sa couche
Et des mots convulsifs jaillirent de sa bouche :

« O Mage ! prends pitié de l'affre où tu me vois !
J'ai perdu le sommeil, je me meurs de mes veilles,
La mort avec le bruit entre dans mes oreilles.
O Mage ! par pitié ! fais donc taire ces voix
Qui m'affolent le cœur et me vrillent le crâne !
Donne-moi le silence, ô mage de Thyane !
Donne-moi le sommeil et fais taire ces voix » !

Le Mage dit alors, décrivant un grand geste :
« Tends l'oreille, ô Romain, j'exauce ton désir ».
C'était l'heure où la ville ardente, après la sieste,
Se réveillait lascive et courait au plaisir.

Et le Mage fermant le cercle de son geste,
Le silence plana sur tous les bruits éteints.

Éteints, le cri jeté par les porteurs d'eau vive,
Les défis des lutteurs dans les cirques lointains,
Le rire des nageurs plongeant de rive en rive,
Les ballets d'enfants nus sous la fleur des festins,
Les courses des soldats, par le peuple acclamées,
Les brocards des mangeurs d'étoupes enflammées,
Le tumulte joyeux des mariniers du port
Dans leurs bouges fumeux s'engouffrant pêle-mêle :
Et les torches en feu que le vent échevèle
Éclairent de leur pourpre un silence de mort.

« Merci ! » dit le Romain.

La nuit était tombée

Et la lune, nageant dans les flots de la baie,
Laisait traîner sur eux ses cheveux d'argent vert.

Le Romain, oubliant ce qu'il avait souffert,
Se levait, quand soudain des chiens errants hurlèrent ;

Réveillés dans leur nid des oiseaux s'envolèrent
Traversant en sifflant le feuillage ébranlé ;
Trompé par la clarté, vers une aube incertaine,
On entendit le coq d'une villa lointaine
Tirer de son gosier un appel étranglé ;
Avec des pleurs d'enfants des chats rôdaient dans l'ombre
Et loin de tous les yeux, sous la ramure sombre,
Le rossignol chanta pour l'étoile du soir.

Le Romain, de ses poings se martelant la tête,
Fut repris d'un farouche accès de désespoir.
« Devin ! je t'en supplie, use de ton pouvoir :
Par toi l'homme s'est tû, fais taire aussi la bête.
Par pitié ! donne-moi le silence ou je meurs.

Le Mage fit un geste et toutes les rumeurs
Cessèrent et dans une anxiété profonde
Le silence sembla descendre sur le monde.

« Merci, fit le Romain, merci. Veux-tu de l'or » ?
Mais à peine eut-il fait un pas vers son trésor
Que le vent de la nuit souffla sur les collines.

Le vent, le vent chantait dans ses conques marines
Et les vagues, cambrant leurs fluides poitrines,
Caressaient doucement le rivage endormi.
On entendait rêver le paysage ami.
Plus haut, dans les rochers que fréquentent les chèvres,
Une source naissait qui remuait les lèvres,

Et Cibèle, gisant sur des monceaux de fruits,
Dans le sommeil puissant où son travail la plonge,
Tendant ses bras feuillus, les étirait en songe...

« J'entends, j'entends encor, j'entends encor des bruits.
Fais-les taire, ô Devin ! gémit le Romain blême.
Pitié ! » Le mage alors eut un geste suprême :
« Le silence absolu que tu voulais, tu l'as ».

Le Romain se levait en riant aux éclats
Quand tout à coup, affreux, il tourna sur lui-même,
Voulut se boucher les oreilles d'où jaillit
Un double flux de sang noirâtre et sur le lit
S'abattit foudroyé, roide comme une lance.

Ainsi Valerius Rufus, Procurateur
De Sicile, Consul, Stratège et Sénateur,
Comme il est raconté par un ancien auteur,
Tomba mort pour avoir entendu le Silence.

Albert GIRAUD.

Le centenaire d'Émile Verhaeren

Dans le cadre des manifestations organisées par le Comité National de la Commémoration Émile Verhaeren, et sous les auspices de l'Académie royale de langue et de littérature françaises une séance solennelle a eu lieu dans la grande salle du Palais des Académies, le 21 mai 1955, date du centième anniversaire de la naissance du poète de La Multiple Splendeur. S. M. la reine Élisabeth rehaus-sait de Sa présence cette cérémonie. Le Gouvernement belge était officiellement représenté par M. Léo Collard, ministre de l'Instruc-tion Publique. Priront successivement la parole M. Luc Hommel, au nom du Comité National Verhaeren, M. Léo Collard, au nom du Gouvernement, M^{me} la duchesse de la Rochefoucauld, au nom du Comité français Verhaeren, M. Maurice Garçon, au nom de l'Académie française, M. Raymond Queneau, au nom de l'Acadé-mie Goncourt, M. Henri de Ziegler, au nom des écrivains suisses, M. Diego Valeri, au nom des écrivains italiens, M. M. Gilliams, au nom des écrivains d'expression néerlandaise, M. Pierre Nothomb, au nom de l'Académie royale de langue et de littérature françaises.

**Allocution de M. Luc Hommel
Vice-président du Comité National Verhaeren.**

Madame,
Excellence,
Mesdames, Messieurs,

Qu'il me soit permis, de prime abord, d'exprimer à Votre Majesté nos remerciements les plus respectueux et les plus choisis pour la nouvelle preuve d'intérêt qu'Elle apporte à la commémoration du centenaire d'Émile Verhaeren. Personne-

n'ignore l'admiration, mais aussi l'affection dont Votre Majesté et le roi Albert entouraient le poète de *La Multiple Splendeur*. C'est pourquoi nous osons penser que Votre présence aujourd'hui ne doit rien à la pompe officielle mais signifie avant tout un hommage du cœur. Et voici qui confère à cette cérémonie un caractère à la fois plus humain et plus royal. Dans une lettre que Verhaeren, le jour de la Noël 1914, adressait à Votre Majesté et qu'Elle a bien voulu prêter à l'Exposition Verhaeren qui vient de s'ouvrir, l'auteur de *Toute la Flandre* parlant de Votre Majesté et du roi Albert, écrivait : « Vous êtes destinés tous les deux non pas seulement à l'histoire, mais à la légende ». La Belgique et le monde entier continuent à souscrire à ce jugement, aujourd'hui plus que jamais.

J'ai le devoir à présent d'excuser le président du Comité National Verhaeren, M. Henri Liebrecht, touché par un accident cardiaque causé par le surmenage. Je ne fais que le suppléer ici. Mais ce m'est une occasion de proclamer les précieux services qu'il a rendus à cette commémoration d'Émile Verhaeren, y apportant sa courtoisie, sa capacité de travail et son autorité d'historien de nos lettres nationales.

Dans la monographie, modèle du genre, qu'il vient de consacrer au poète des *Tendresses Premières*, notre éminent confrère Lucien Christophe rappelle que Claudel, peu de temps avant sa mort, disait de Verhaeren qu'il en était à cette station du purgatoire des poètes où on ne lit plus leurs vers, mais où on leur élève des statues.

Peut-être nombre d'entre nous ont-ils éprouvé un tel sentiment lorsque fut décidé de commémorer le centième anniversaire de la naissance du poète de Saint-Amand. Il convenait, certes, que le pays rendît hommage à l'un de ses enfants qui l'avait illustré, et qui passait, au surplus, pour son plus grand poète national. Mais cet hommage n'allait-il pas, malgré tout, avoir le froid du marbre ou de la pierre ? Et voici qu'à l'occasion de ce centenaire, nous avons rouvert les livres de Verhaeren, des livres aux feuillets quelque peu jaunis. Et peu à peu le sortilège de la poésie, de la poésie éternelle, a opéré. Bien plus, Verhaeren nous est tout à coup apparu plus vivant que jamais.

C'est que, d'abord derrière l'auteur, nous retrouvions l'homme,

un homme d'une qualité exceptionnelle, doué, peut-on dire, d'une seconde vie lyrique. Parlant de Carlyle, l'auteur du *Culte des Héros*, Verhaeren l'appelait « un humain de première grandeur ». Une telle définition ne s'applique-t-elle pas exactement au poète des *Forces Tumultueuses* ? Et cette grandeur ne va pas sans exercer sur nos âmes débilitées d'aujourd'hui une singulière fascination.

Pour nous Belges spécialement, nous retrouvons également chez Verhaeren l'incarnation, dans sa plus haute expression poétique, du double génie de notre race. La sensibilité de Verhaeren n'a jamais cessé d'être celle d'un Flamand — contrairement peut-être à Maeterlinck et à Rodenbach — mais, à travers la langue française, elle s'est disciplinée, clarifiée, affinée, sans rien perdre, toutefois, de sa puissance et de sa luxuriance. La poésie de Verhaeren s'inspire de la grande peinture flamande autant qu'elle vibre de la musicalité wallonne. Il est symbolique que la vie de Verhaeren ait été en quelque sorte enclose entre un bourg anversois et une petite maison hennuyère. Et c'est pourquoi écrivains d'expressions néerlandaise et écrivains d'expression française se sont trouvés unis de cœur et d'esprit pour célébrer le chantre de *Toute la Flandre*.

Génie national, Verhaeren est en même temps un génie universel. Il s'est un jour efforcé de définir, à propos d'un poète, ce qu'était ce génie universel : « C'est, écrivait-il, un être choisi qui est tellement d'accord avec les idées de son siècle qu'en s'extériorisant lui-même, il s'affirme la conscience de tous ». Verhaeren a été la conscience d'un moment de l'humanité, d'une humanité qui est encore celle d'aujourd'hui, engendrée par la science et la technique, et marquée par de profondes transformations sociales. A cette conscience, Verhaeren a donné, ainsi que le déclarait Paul Valéry « l'éminente dignité de l'expression lyrique ». Telle est la signification profonde du rayonnement universel qu'a connu et que connaît encore l'œuvre du poète des *Rythmes souverains*.

C'est donc l'hommage au génie national et au génie universel de Verhaeren qui fait l'objet de cette séance, que nous avons entendu fixer au jour même du centième anniversaire de la naissance du poète. Ce sera d'abord l'hommage officiel du Gouvernement qui s'exprimera par la voix de son Ministre de l'Instruction

Publique, M. Léo Collard. Celui-ci semble avoir été prédestiné à cette mission, d'abord en sa qualité de grand lettré — les Ministres de l'Instruction Publique ne sont pas nécessairement des lettrés — et aussi parce qu'il est originaire de cette région de coteaux ondulés où s'élevait la petite maison blanche et verte du Caillou-qui-bique. Je tiens, en passant, à remercier, au nom du Comité national, M. le Ministre Collard de l'appui total, immédiat et persévérant qu'il n'a cessé de nous donner pour l'organisation des diverses manifestations en l'honneur de Verhaeren.

L'hommage plus spécialement de la Flandre nous sera apporté par un des plus authentiques poètes de la littérature flamande d'aujourd'hui, M. Gilliams, dont la poésie est précisément dans la ligne du grand lyrisme verhaerenien. C'est à un non moins authentique poète — et non à un sénateur — M. Pierre Nothomb, que l'Académie royale de langue et de littérature françaises a confié le soin de célébrer l'auteur des *Heures Claires*. M. Pierre Nothomb qui a vécu dans l'amitié de Verhaeren, notamment durant les années d'exil de 1914 à 1916, pourra nous dire mieux que quiconque ce qu'était ce grand inspiré.

Je dois des remerciements très particuliers à M^{me} la Duchesse de la Rochefoucauld qui a présidé, comme seule elle sait le faire, à l'organisation des nombreuses cérémonies qui ont eu lieu — et auront encore lieu — en France, en l'honneur de Verhaeren. Mais la Duchesse de la Rochefoucauld n'est pas seulement la présidente du Comité français, elle représente aujourd'hui, parmi nous, la grande tradition des femmes de lettres de France.

L'hommage à Verhaeren eût manqué d'une consécration suprême si la plus haute Institution littéraire du monde ne s'y était associée. L'Académie française, par une attention délicate, a choisi pour la représenter sa voix la plus éloquente, M. Maurice Garçon. Et ceci nous est une occasion d'exprimer, en même temps que notre particulière sympathie, notre admiration à celui qui ne cesse de répandre, avec la plus généreuse profusion, le talent le plus français, que ce soit au Prétoire ou dans le Bois Sacré.

Mais, en même temps qu'à l'Académie française, comment ne pas faire appel à cette autre Institution dont on peut dire qu'elle est véritablement l'animatrice de la littérature française, l'Académie Goncourt. Celle-ci a bien voulu nous déléguer M. Ray-

mond Queneau, un des écrivains les plus originaux d'aujourd'hui, dont on a pu dire justement qu'il était, en littérature, un révolutionnaire avec des principes, et dont j'ai le vif plaisir de saluer la venue en Belgique où il compte, j'ai pu m'en apercevoir, des zélés passionnés.

Pour que l'hommage à Verhaeren fut total, nous eussions dû encore solliciter les représentants de très nombreux pays des deux hémisphères, — jusqu'au Japon ! — où son œuvre continue à être pratiquée et où l'on a songé, sans même que nous soyons intervenus, à commémorer son centenaire. Forcés de nous limiter, nous nous sommes d'abord tourné vers un pays qui a avec le nôtre tant d'affinités, la Suisse. A qui mieux nous adresser qu'à M. Henri de Ziegler, ancien président des Écrivains Suisses, recteur de l'université de Genève, dont l'œuvre, tout en illustrant la langue française à l'étranger, comporte la plus fine exaltation des valeurs spirituelles de son pays.

L'œuvre de Verhaeren, traversée de tant de ciels tragiques, était-elle perméable à la lumière méridionale ? M. Diego Valeri, professeur à l'université de Padoue, a bien voulu accepter de répondre à la question. M. Diego Valeri, poète, est aussi l'auteur d'un essai de grande classe sur Verhaeren. Il est, en outre, en Europe, l'étranger qui, sans doute, connaît le mieux la poésie française contemporaine. Je le remercie de venir nous apporter l'hommage de l'Italie. Grâce à lui la commémoration de ce jour ne manquera pas de soleil.

Je croirais faillir à mes devoirs présidentiels si, d'un dernier mot, je ne saluais la présence parmi nous d'un représentant du Ministre de l'Éducation nationale de France, M. Jacques Duron, que tous les écrivains de Belgique connaissent ; la présence également d'une délégation du conseil municipal de Saint-Cloud, ce Saint-Cloud où Verhaeren avait trouvé le climat le plus favorable pour se livrer à son travail de créateur génial. Mon salut déférent va enfin à M^{me} Randall, auteur américain d'une thèse remarquable sur le poète des *Villages Illusoires*, et qui est venue spécialement des États-Unis pour assister à la séance d'aujourd'hui.

Émile Verhaeren, à la différence de trop de poètes hyperindividualistes actuels, entendait qu'il y eut communication entre

le poète et son lecteur. Bien plus, il voulait que la poésie fut communion. C'est à cette communion que je vous convie.

**Allocution de M. Léo Collard
Ministre de l'Instruction Publique**

Madame,

Chaque fois que j'ai le privilège de saluer en Votre Majesté l'animatrice incomparable et la protectrice de toutes les activités intellectuelles et artistiques, la crainte me vient que les mots ne puissent entièrement exprimer la sincérité des sentiments qui, je puis l'assurer, sont ceux de tous les Belges.

Partout où les Lettres, les Sciences, les Arts sont à l'honneur, la Reine est présente. Ignorant la fatigue, souriante, attentive, Elle s'intéresse à tout et à tous, trouvant pour chacun le mot qu'il attend et qui le remplit de joie et de gratitude.

Il n'est pas un écrivain, un savant, un artiste qui ne doive, à Votre Majesté, d'inappréciables encouragements en même temps que des conseils éclairés. Les plus illustres ont toujours tenu pour la faveur insigne de leur vie d'avoir reçu Votre confiant appui, qu'ils s'appellent Einstein, Enesco ou Verhaeren.

De l'affectueuse et déférente reconnaissance de ce dernier envers le grand roi Albert et la Reine, l'exposition inaugurée récemment à la Bibliothèque Royale contient des témoignages émouvants.

Vous avez daigné accepter, Madame, d'être aujourd'hui parmi nous, qui allons communier dans le souvenir de Verhaeren. Et il nous semble que, grâce à Votre présence, le Poète est à nouveau à Vos côtés, toujours vivant.

Pour ce miracle, qui comble notre ferveur, merci, Madame.

Excellence,
Mesdames, Messieurs,

Le Gouvernement a tenu à s'associer aux manifestations de la Commémoration du Centenaire d'Émile Verhaeren. Il a voulu

leur donner le caractère d'un hommage national. Il apprécie hautement les efforts et les réalisations du Comité créé à cette fin.

Il m'a prié d'adresser à tous ses membres ses très vives félicitations et ses remerciements.

Nous savions, certes, que la gloire de Verhaeren s'était répandue dans le monde entier. Mais nous sommes fiers de constater que le temps n'a porté nulle atteinte à son rayonnement. La présence des représentants de tant de pays nous en donne une preuve à laquelle nous sommes particulièrement sensibles.

Il n'est pas moins significatif que l'hommage d'aujourd'hui, sous la double présidence de M. Henri Liebrecht, au nom du Comité belge et de Madame la Duchesse de la Rochefoucauld, au nom du Comité français, soit rendu non seulement par l'Académie Royale de Langue et Littérature Françaises et la Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde, mais aussi par MM. Maurice Garçon, de l'Académie française, Raymond Queneau, de l'Académie Goncourt, Henri de Ziegler, Recteur de l'Université de Genève et Diego Valeri, de l'Université de Padoue.

Je salue ces éminentes personnalités et tiens à leur dire que nous leur savons gré de nous confirmer l'universalité de Verhaeren et de nous rappeler, en même temps, que la beauté et la grandeur de la Poésie sont l'un des biens parmi les plus précieux du patrimoine, de la communauté des hommes.

Madame,
Excellences,
Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de commenter et d'analyser l'œuvre de Verhaeren. Je voudrais toutefois dire que, relisant dans ma maturité les poèmes qui avaient enfiévré mon adolescence, j'ai été frappé de leur survivance.

Il me paraît que c'est parce que le génie de Verhaeren a été multiple, comme la vie, et partant durable comme elle.

La vie, qu'il a exaltée :

La vie en cris et en silence
La vie en lutte ou en accord
Avec la vie, avec la mort
La vie âpre, la vie intense...

La vie qu'il voulait soumettre à la loi des héros :

*Mieux vaut partir, sans aboutir
Que de s'asseoir, même vainqueur, le soir
Devant son œuvre coutumière
Avec, en son cœur morne, une vie
Qui cesse de bondir au-delà de la vie.*

A sa génération, à la nôtre, à celles qui suivront, Verhaeren a donné d'impérieuses raisons de vouloir, d'entreprendre, d'espérer. Puisseons-nous ne jamais l'oublier.

**Allocution de M^{me} la Duchesse de la Rochefoucauld
Présidente du Comité français Verhaeren**

Que de liens unissent l'admirable poète Émile Verhaeren à la France ! Venu pour la première fois à Paris à l'âge de vingt ans, revenu au moment de la publication des *Moines* en 1886, il y a séjourné à diverses reprises et s'est installé finalement en 1899, aux environs de la capitale, à St-Cloud, où une rue et une plaque portent son nom, il est mort malheureusement pendant la guerre en France, à Rouen en 1916 après un dernier acte de générosité, un dernier succès de conférencier.

Verhaeren a aimé les écrivains de France : Baudelaire, Mallarmé, Villiers de l'Isle Adam, il a rencontré Verlaine, il a, étudiant le plus grand de nos poètes, Victor Hugo, objet de tant de définitions, trouvé la plus remarquable formule pour le qualifier : « Victor Hugo est plus que quelqu'un, il est tous ». Il a apporté au trésor de la poésie de langue française des œuvres d'inspiration absolument nouvelle, comme *les Villages Illusoires*, ou *les Villes Tentaculaires*, peignant le labeur des artisans et les usines, il a chanté la tendresse — je pense naturellement aux *Heures Claires*, aux *Heures d'après-midi*, aux *Heures du soir*, d'une voix aussi pure que nos plus authentiques romantiques, Marceline Desbordes, Valmore ou l'auteur des *Contemplations*. Les historiens littéraires noteront son influence sur le groupe de l'Abbaye et

l'Unanimité, mais les critiques avaient, dès leur parution, goûté ses vers.

François Coppée a, en 1883, dans *La Patrie*, signalé son premier recueil, *Les Flamandes*, Victor Hugo lui a écrit, Léon Claudel lui a accordé une amitié fervente. Plus tard, il devait recevoir le clairvoyant hommage de Paul Valéry, de Paul Valéry qui aimait la Belgique et gardait un souvenir inoubliable de ses entretiens avec S. M. la reine Élisabeth. Verhaeren méritait donc que le centenaire de sa naissance fut commémoré chez nous avec enthousiasme, avec éclat, en même temps que la France célébrait, cette année 1955, la gloire de ses propres enfants, Gérard de Nerval et François Malherbe. Il n'eût pas déplu, je pense, au protagoniste du vers libre, de prendre place auprès du réformateur de la poésie française et à l'auteur des *Flambeaux noirs* de briller dans les rayons du « soleil noir de la mélancolie ».

Qui, cependant, pouvait mieux inaugurer un cycle de conférences que l'un d'entre vous, une personne de sa parenté spirituelle ? Marie Gevers a bien voulu répondre à notre appel le 17 février et sous les auspices de la Société de Poésie, charmer l'auditoire réuni à la Maison de l'Amérique Latine par une évocation des plus fines, intitulée *Le Sol Natal de Verhaeren*.

Le 5 mars, Fernand Gregh, en présence du président Paul Vialar, réunissait à son tour dans la grande salle de la Société des Gens de Lettres, avec le concours des Amis des Lettres, comme l'an dernier, M. Mabile de Poncheville, historiographe de Verhaeren, un public heureux d'entendre parler de l'hôte du Caillou-bique, de participer à sa vision du monde futur.

Le 29 mars, pour la première fois, à la galerie Beveche, sous la présidence de Georges Duhamel, — le v^{te} Henri Davignon étant présent — un opéra écrit sur le drame *Hélène de Sparte* par un compositeur grec Nicolaou, fut chanté en partie.

Le 26 avril, à la Sorbonne, sous la présidence de M. Jean Berthoin, ministre de l'Éducation Nationale, une nouvelle séance, tenue en accord avec la Société des Poètes Français que préside Pascal Bonetti, fut illustrée par un discours émouvant de M. Luc Hommel. L'Académie Française était représentée par Jacques de Lacretelle, qui prit la parole, et G. Lecomte, ami de Verhaeren. Le poème *A ceux qui viennent*, publication posthume,

sorte de Testament, fut lu par Julien Bertheau de la Comédie Française. Désirant que la musique de plusieurs compositeurs, si heureusement inspirés par Verhaeren fut entendue, nous avons demandé à Aimé Doniat, de la Radio-Française, d'interpréter des mélodies de J. de Lapresle, Déodat de Severac, Martinon, Fernande Decruck, Daniel Jeisler.

Le beau film réalisé ici sur un scénario de MM. Liebrecht et Paul Haesaerts, recueillit ensuite un vif succès, ainsi qu'à la mairie de St-Cloud, le 13 mai où une autre soirée fut organisée par M. Chaveton, maire de St-Cloud. Des allocutions de M. Édouard Bonnefous, député de Seine et Oise, ministre des P. T. T. qui célébra l'Européen, de M. Laurence, adjoint au maire, qui avait fréquenté votre éminent compatriote, précédèrent une conférence de M. P. Crosclaude, agrégé de l'Université : « *Émile Verhaeren, le drame de l'homme en face du monde moderne* ».

A ces séances auxquelles M. l'Ambassadeur de Belgique en France et M^{me} la Baronne Guillaume assistaient aimablement, les poèmes les plus célèbres, comme *Le Vent*, *Les Moines*, *l'Escaut*, ou *Lorsque tu fermeras mes yeux*, et d'autres moins souvent récités et très beaux, comme *le Banquier* ont été interprétés par P. E. Deiber de la Comédie Française, Frances de Dalmatie, Marie-Rose Carlié, Monique de Neyer, Louis Brézé du T. N. P. de Chaillot. Ces séances ont été radiofusées et Yves-Gérard le Dantec doit consacrer prochainement une émission spéciale à l'auteur des *Campagnes Hallucinées*.

Enfin, le dimanche 22 mai, la Société des Poètes Français a invité ses adhérents à un pieux pèlerinage dans le jardin, auprès du cloître de Saint-Séverin, où a été érigé le buste du poète. Cet automne, M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque Nationale se propose d'aménager une exposition Verhaeren, avec le concours de la Belgique.

Verhaeren, nous l'avons dit au début de ce bref exposé des principales manifestations françaises faites ou prévues en son honneur, a compris nos plus authentiques poètes — et le Poète, en son essence.

Précédant Marcel Proust et Paul Valéry, il a contesté le droit d'identifier l'homme et l'auteur. Généreux à l'égard de Baudelaire

qui avait méconnu la Belgique et en était demeuré incompris, il sut voir en lui un des plus nobles et des plus puissants esprits du siècle. Quant au grand artiste de la rue de Rome, il le peignait ainsi : « *Mallarmé se dresse clair et aveuglant de lueurs sur un fond d'art contemporain* ». Ces deux définitions peuvent s'appliquer à lui-même si riche, à la fois esprit puissant et noble, à la fois clair et aveuglant de lueurs. Verhaeren critique paraît l'égal de Verhaeren poète. C'est donc à toute son œuvre vivante, fécondant France et Belgique, que j'apporte un solennel tribut d'admiration. Au nom du Comité Français (et je veux ajouter aux personnalités précédemment citées Madame Roland de Margerie, M. José Belle, notre dévoué Secrétaire général, M. Paul Hartmann, Directeur du *Mercure de France*, M. Pierre de Boisdeffre, Madame George-Day, Secrétaire Générale de la Société des Gens de Lettres) je remercie l'Académie Royale de langue et de littérature françaises et le Comité National de la Commémoration du Centenaire d'Émile Verhaeren, de m'y avoir invitée.

Allocution de M. Maurice Garçon de l'Académie Française

L'Académie Française vous remercie de l'avoir conviée à célébrer avec vous le centenaire du grand poète Verhaeren. Elle est heureuse de se joindre à vous pour apporter son hommage à la mémoire du poète qui, né dans les Flandres, avait si bien illustré notre langue et adopté la France comme seconde patrie.

Le monde est plein de poètes, mais rares sont ceux qui traversent leur temps, véritablement inspirés comme des prophètes, sachant assez élever leur âme pour, qu'à travers leurs chants, chacun puisse retrouver le reflet de ses joies, de ses angoisses, de ses scrupules et de ses espoirs.

Verhaeren fut de ceux-là. Lyrique exalté, il avait reçu jeune encore le baptême des muses. Pourtant la perfection à laquelle il atteignit, ne lui vint qu'après bien des détours et une longue et laborieuse patience. Il portait en lui la veine poétique mais pour exprimer ses sentiments en vers harmonieux, il tendit tou-

jours vers un progrès qui, de poème en poème, lui fit parfois rencontrer le sublime. Ce qu'il faut louer en lui c'est de n'avoir pas cherché à se réfugier dans quelque réduit, afin d'y ciseler ses vers pour une satisfaction égoïste, mais d'être resté toujours si humain qu'il apporta le réconfort autour de lui. Libéralement il a cherché à communiquer à l'humanité tout entière les émotions qu'il avait communes avec elle.

Il avait appartenu à cette pléiade de jeunes hommes qui vers la fin du siècle dernier était plus préoccupés de littérature que des enseignements qu'ils recevaient dans les universités. C'est dans les facultés de province que se rencontrèrent les étudiants pleins de flamme qui devaient se révéler en Belgique les créateurs d'une véritable renaissance littéraire.

A Louvain, on discutait éperdument. On fondait des revues qui vivaient peu et qui renaissaient bientôt de leurs cendres, quelquefois sous des titres différents. Chacun défendait l'école qui lui paraissait satisfaire ses tendances. En ce temps, Verhaeren, étudiant en droit, en tenait pour Chateaubriand, Lamartine et Hugo, mais son ambition du moment était moins de les imiter que de se contenter d'un genre plus familier inspiré de François Coppée. Époque de tâtonnements d'un poète qui cherchait sa voie, et ne commença à la trouver que, lorsque venu de Bruxelles, il fut admis comme stagiaire chez Edmond Picard. Il était devenu avocat et il paraît même qu'il a plaidé quelquefois. Je présume qu'il avait l'esprit ailleurs et devait passer parfois aux magistrats des fardes dans lesquelles se trouvaient égarés quelques exemplaires de *La Jeune Belgique*. Son contemporain Rodenbach avait, comme lui, abandonné le barreau pour publier ses premiers vers. Mais tandis que ses amis écrivains et peintres se consacraient plus étroitement à la célébration des intérieurs frileux des Flandres et de la vie intime, il étendit son horizon plus loin dès sa première œuvre : *Les Flamandes*, tableau haut en couleur, plein de sensualité, évoquant, tout imprégné de Téniers, de Jordaens et de Rubens, la campagne flamande, les fermes, les troupeaux, la ripaille à l'estaminet et les libertés de la ducasse.

C'était l'expression sous une forme, osée pour l'époque, de toutes ses impressions de jeunesse. On le crut converti au naturalisme et gâté par l'influence de Zola. Ce n'était, au vrai, qu'un

feu de joie qu'il allumait pour célébrer la vie abondante témoin de ses premiers éveils. De ce foyer vite éteint sortirent, comme contrepartie, d'autres peintures, prolongements lointains d'une jeunesse pieuse. Il fut ramené à la religion par la contemplation de la vie monastique dont il avait subi le charme au cours d'une retraite dans un cloître.

*Moines, grands isolés de pensée et de cœur,
Avant que la dernière âme ne soit tuée,
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels
Sous le velum errant d'une chaste nuée.*

Il avait cru atteindre la sérénité et il était sur le chemin de l'anxiété. La foi qui lui paraissait un soutien vacilla devant ses scrupules. Mal portant, le physique atteignant le moral, il sombra dans la mélancolie. Replié sur lui-même il connut le désespoir et s'y ancrâ avec une douloureuse volupté. C'était l'époque des *Soirs* et des *Débauches*.

Beaucoup d'artistes sont arrivés ainsi à des carrefours dangereux où s'est imposée une option dont dépendait leur destin. Lorsque parut *A Rebours*, Barbey d'Aurevilly écrivit : « Après » un tel livre, il ne reste plus à l'auteur qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la Croix ». Dans une conjoncture qui pouvait paraître du même ordre, c'est la poésie qui tira Verhaeren de sa mélancolieuse angoisse. Appelé à Paris par Viélé Griffin, il fut enthousiasmé par les symbolistes. Chez Mallarmé, aux mardis de la rue de Rome, il connut René Ghil, Henri de Regnier, Laforgue, Rémy de Gourmont et même Verlaine vieillissant. C'est dans la liberté du vers qu'il retrouva la liberté de l'esprit. Son cœur en détresse reprît goût à la vie par la transposition du matériel dans le symbole. Mystérieuses interprétations de ses états d'âme harmonieusement rythmées selon des cadences nouvelles et rares. Il avait adopté le vers libre, mais loin d'en réduire l'usage à un simple jeu de l'esprit, il avait su lui donner l'ampleur de l'épopée hugolienne.

Peut-être sortant d'un cauchemar où il avait manqué sombrer et reprenant goût à la vie, comprit-il que les anxiétés qui lui avaient fait tant de mal n'étaient pas seulement les siennes. Il entrevit que les inquiétudes qui l'avaient torturé n'étaient,



Séance académique du 21 mai 1955. Au bureau de gauche à droite, M. Maurice Garçon, M. Luc Hommel, M. le Ministre Léo Collard, M^{me} la Duchesse de la Rochefoucauld prononçant son allocution.

sur le plan personnel, qu'une projection des servitudes monstrueuses que la vie contemporaine impose à l'homme. Par là il rejoignait l'immense désolation des humbles désertant les campagnes au profit des cités pour chercher une condition meilleure dans l'illusoire séduction que procurent les orgueilleux progrès de la science. Tous les chemins maintenant vont vers la ville.

*La plaine est morne et ses chaumes et ses granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte — et la ville la mange.*

Sa muse lui révéla la Pitié, la Douceur, la Bonté et l'esprit de sacrifice. Il était envahi par un immense amour du prochain déshérité. C'était le temps où l'homme misérable commençait à demander moins à être secouru qu'à voir reconnaître ses droits. On était à la recherche de la suppression des inégalités injustes.

Poète, Verhaeren apporta ce qu'il put pour contribuer à donner un peu de bonheur dans l'existence humaine devenue trop rude. Il tenta d'adoucir les infortunes en procurant aux malheureux les jouissances infinies que donne la connaissance des arts. Il se joignit à Émile Vandervelde pour organiser la section d'art de la Maison du Peuple. C'est le moment de l'ascension du poète vers un grand idéal généreux pour

*...ces foules, ces foules
Et la misère et la détresse qui les foulent.*

Il souffrait de voir l'homme fondu dans un creuset et où étaient projetés tous ces transplantés de la plaine et cherchait, par la poésie, à découvrir un charme aux grisailles des ports avec leurs docks sans fin, aux corons tristes dont l'uniformité rend l'existence grégaire et aux usines où la matière est rendue tumultueuse. Villes tentaculaires qui étreignent, brassent l'humanité et la laissent pantelante. Par son élan vers les infortunes il rejoignait, sur un ton différent, les grandes aspirations de Victor Hugo et devint le chantre de ceux que Constantin Meunier avait posés sur des socles comme des dieux nouveaux.

Dans le progrès qui l'effrayait, il croyait toutefois apercevoir

lointainement, après de dures années de luttes, des moyens d'améliorer la condition humaine. Son imagination métamorphosait les manufactures, sombres cubes de briques d'où s'élevaient, comme des clochers, les cheminées fumeuses, en quelques temples consacrés à une religion nouvelle, celle de Notre-Dame-des-Usines.

Il voyageait, portait comme un missionnaire la bonne parole jusqu'aux confins de l'Europe et prophétisait la paix universelle.

Depuis longtemps il habitait en France. Autant que poète belge par le cœur, il était poète français par la langue. Nous l'avions adopté et nous l'admirions. Souvent il retournait à sa maison du Caillou-qui-bique pour se retremper l'âme dans son terroir.

*Je suis le fils de cette race
Dont les desseins ont prévalu
Dans les luttes profondes
De monde à monde ;
Je suis le fils de cette race
Tenace,
Qui veut, après avoir voulu,
Encore et encore plus.*

Ce citoyen du monde était si attaché à son sol qu'il lui sembla que l'univers s'écroulait lorsqu'éclatèrent les premiers coups de canon qui retentirent du côté de Visé et de Liège. Avec effroi, il s'aperçut, hélas, que la fraternité des peuples, qu'il avait tant prêchée, n'était qu'une illusion malheureusement vaine.

*Car c'est là ton crime, immense Allemagne,
D'avoir tué atrocement
L'idée
Que se faisait pendant la paix
En notre temps
L'homme de l'homme.*

Son noble cœur se brisa. Avec la même noblesse de conscience qui empêcha votre grand roi Albert de balancer sur ce qu'était le devoir, il comprit aussitôt qu'il fallait abandonner les utopies et que nul n'avait plus le droit de caresser ses rêves lorsque la

patrie meurtrie est en péril de mort. Il ne fut point de ces philosophes qui s'enferment dans une tour d'ivoire avec la prétention de demeurer au-dessus de la mêlée. Éperdument il se jeta dans le combat, abandonnant Polymnie pour Calliope. Il devint l'image du désespoir héroïque, plein de confiance pourtant et ranimant le courage de ceux qui paraissaient chanceler. Toutes ses pensées convergèrent vers un seul objet : rendre à la patrie envahie son indépendance et sa souveraineté ;

*Les trains roulant toujours sous les astres la nuit,
Emportent, dirait-on, des morceaux du pays ;
Plombs, fer, étains, salpêtre, aciers, boulets, mitraille,
Et des soldats qui seront grands dans la bataille.*

En ce temps-là, nulle frontière ne séparait nos deux pays et nous avions en Verhaeren un poète commun pour nous soutenir dans nos souffrances, nos déchirements, nos défaites, nos revanches, nos espoirs et dans notre confiance inébranlable en le triomphe du Droit et de la Justice.

C'est en 1915 que j'eus la joie de le rencontrer à deux ou trois reprises au *Mercur*e de France, rue de Condé. Depuis vingt-cinq ans *Le Mercur*e était le rendez-vous de tous les talents littéraires. Son directeur, le cher Alfred Valette, avait su découvrir les talents nouveaux et créer autour de sa revue une atmosphère d'amitié. Dès 1895 il avait attiré Verhaeren, poète belge et combien plein d'espérance, devinant qu'il prendrait sa place parmi les grands écrivains français.

*Le Mercur*e de France était accueillant pour les jeunes. La maison n'était point une chapelle fermée. On y aimait les audacieux et on ne leur demandait que d'apporter une sève un peu fraîche. Écrire dans *Le Mercur*e était l'ambition de tous les jeunes écrivains. Valette rapprochait les distances et faisait rencontrer les cadets avec leurs aînés. Ainsi ai-je eu le privilège de cotoyer quelques-uns de ceux dont je lisais les œuvres avec une admiration un peu jalouse.

Lorsque j'ai approché Verhaeren, quelques mois avant sa mort, il était l'image de la fureur. Cet homme si doux n'avait plus qu'un sujet qui remplissait tous ses propos : sa patrie malheu-

reuse pour laquelle il souffrait comme on souffre pour une mère cruellement atteinte.

*Douce Belgique aimée, espère et crois quand même
Ton pays mis à mort est immortel pour nous.*

Il se prodiguait, courant toute la France pour faire des conférences et réciter ses vers vengeurs. Il portait la bonne parole. Il était vraiment nôtre, dans notre France devenue son refuge après avoir été sa patrie d'adoption. Il chassait la désespérance sur son passage et ne vivait plus que dans l'ambition de rentrer dans son pays libéré et d'y retrouver les décors familiers qu'il avait si divinement décrit.

La fortune n'a pas permis qu'il connut ce bonheur. C'est à Rouen qu'il devait être la victime d'un absurde accident qui lui a ravi la joie de voir la victoire déployer ses ailes.

Par un mauvais coup du sort, il fut écrasé par une de ces machines dont il avait naguère cherché à célébrer la puissance dans ses poèmes ailés :

*Départs brusques vers les banlieues,
Rails qui sonnent, signaux qui bougent,
Et tout à coup le passage des yeux
Crus et sanglants d'un convoi rouge.*

C'est un monstre pareil qui le dévora.

Il était de chez vous. Il est mort chez nous, laissant une œuvre commune à nos deux patries et demeurant pour nous l'un de nos plus grands poètes.

S'il avait été Français, nul doute qu'il eut occupé une place dans notre Compagnie. C'est pourquoi l'Académie Française a tenu solennellement à s'associer au magnifique et légitime hommage que vous rendez à l'un des plus grands poètes dont notre langue commune peut s'enorgueillir.

**Allocution de M. Raymond Queneau
de l'Académie Goncourt**

Le Comité National de la Commémoration du Centenaire d'Émile Verhaeren, en invitant l'Académie Goncourt à se joindre à cette manifestation, a fait un grand honneur à cette compagnie. Ce n'est pas là seulement une simple formule de politesse. Nous honorons aujourd'hui un poète, et le nom de l'Académie Goncourt est plutôt associé à l'exercice de la prose plutôt qu'à celui de la poésie. Le prix annuel que nous décernons est, exclusivement et spécifiquement, réservé à un ouvrage en prose, et, décerner ce prix formant le principal de notre activité académique, il ne semblait donc pas que notre compagnie fût particulièrement qualifiée pour déléguer ici un de ses représentants, bien que, parmi ses membres, elle ait compté — et compte encore des poètes. Je pense qu'il faut voir là un nouveau témoignage de l'amitié et de l'estime que la Belgique porte à notre Académie, estime et amitié dont j'ai pu me rendre compte lors du voyage de notre compagnie à Bruxelles en 1951. Je remercie donc le Comité National de nous avoir fait un grand honneur en conviant une académie dont l'intérêt principal semble être la prose — à célébrer un poète.

Mais dire simplement notre admiration unanime pour Émile Verhaeren me semblerait de pure convention ; pour authentique que soit cette déclaration, je me permettrai d'y donner un accent personnel. Je n'ignore pas qu'il est malséant de parler de soi en de telles circonstances, mais quoi ? un hommage devrait-il ne venir que de l'intelligence ou du savoir, ne pourrait-il venir aussi du cœur ou du souvenir ? Je vais donc faire une confidence : c'est la lecture de Verhaeren, à l'âge de quatorze ans, qui m'a fait découvrir la poésie, j'irai jusqu'à dire qui a fait naître en moi une vocation de poète ; et même, si d'aucuns pensent que ce n'est pas là un exploit à mettre au crédit du poète, quant à moi, je lui ai une reconnaissance infinie de cette révélation.

J'ai dit tout à l'heure la poésie, je n'ai pas spécifié la poésie « moderne ». C'était en 1917 et Rimbaud ne figurait pas encore dans les morceaux choisis pour les classes. Mais, pour un adoles-

cent, la poésie est toujours moderne. J'écrivais des poèmes que je croyais personnels et dans lesquels j'imitais outrageusement Verhaeren. Il y a dans sa poésie bien des aspects qui pouvaient tout spécialement attirer un jeune Havrais. Je retrouvais dans son œuvre les paysages pluvieux et industriels de l'estuaire de la Seine. Je retrouvais aussi les villes tentaculaires qui se ramifient le long du fleuve dans son parcours normand. Je retrouvais les campagnes hallucinées sur les plateaux crayeux du pays de Caux, le labeur infatigable et avaricieux du paysan que rendent anxieux le voisinage de la mer et la consommation abusive de l'alcool. Toute cette mythologie de la Belgique maritime et usinière s'imposait à moi avec son évidence visionnaire. Le pays,

*où le soleil est blanc comme la faim,
où pourrit aux tournants du fleuve solitaire,
dans la vase, le cœur antique de la terre,*

ce pays ce pouvait être la Seine Maritime, et lorsque, dans le port du Havre, rentraient les dragues qui avaient déversé leur fardeau de vase en pleine mer, je pouvais penser qu'elles y avaient aussi jeté le cœur antique de la terre, une pour tous les hommes, flamands ou normands. Le port

ameuté de steamers noirs qui fument

et mugissent, au fond du soir, sans qu'on les voie, mais c'était le port du Havre. Verhaeren ajoutait :

ô les Babels enfin réalisées !

et, véritable Babel, était alors cette ville avec ses travailleurs arabes ou indochinois, avec les soldats dont la variété des uniformes témoignait qu'il s'agissait bien d'une guerre mondiale. Un autre témoignage, plus émouvant encore, était la qualité de « territoire belge » accordée à la commune voisine de Sainte-Adresse. Pour un petit garçon havrais, il suffisait de prendre le tram pour aller au bureau de poste belge du Nice-Havrais et s'envoyer des lettres avec les timbres d'un « autre pays » — tant l'amusement des enfants est compatible avec les drames des nations.

A ce témoignage personnel de reconnaissance pour une vocation, je voudrais joindre celui d'un ami, le peintre André Masson. André Masson a rappelé récemment que c'est Émile Verhaeren qui, ayant vu des croquis de lui, convainquit ses parents de le laisser devenir peintre. Il ajoute qu'« il était bien plus en pointe que son milieu. Il avait été un des premiers admirateurs de Seurat et de Signac et représentait l'avant-garde ». Par ce trait, Verhaeren appartient à une tradition littéraire assez particulière à la France, l'amitié entre peintres et écrivains et le soutien actif de ceux-là par ceux-ci : Baudelaire, les Goncourt, Zola, Apollinaire, Francis Carco en sont des exemples, et bien d'autres, et, dans le cas de Verhaeren, il ne faut oublier de citer aussi son appui et je dirai même sa propagande en faveur de James Ensor et des autres artistes belges valables de son temps.

Par les deux exemples que j'ai donnés de l'influence de Verhaeren — sur soi-même en tant qu'écrivain et sur un ami très proche en tant que peintre —, j'espère avoir montré que cette influence qui fut immense ne s'est pas éteinte et que ceux qui l'ont subie tiennent bien haut à témoigner de leur gratitude... Cette influence qui fut immense... oui, il est certain que nous sommes obligés de parler ici au passé. Ne nous cachons pas qu'un jeune homme actuellement ne débute pas en poésie en imitant, par exemple, *Novembre* comme je le fis. Mais cette influence a marqué un moment important de l'histoire des lettres françaises, importance que certaines perspectives actuelles sur cette histoire font parfois négliger. Et pourtant, à une époque où la poésie de langue française avait perdu le contact avec les littératures étrangères, la poésie de Verhaeren maintenait cette activité d'échanges culturels si profitables aux nations. La particularité de son inspiration dans le temps et dans l'espace n'a pas empêché sa diffusion internationale, bien au contraire. Le souvenir d'un autre poète qui, lui, influença Verhaeren et qui eut le même genre d'audience, Walt Whitman — le souvenir de Whitman est attaché aussi à un petit coin de terre et pourtant les frontières linguistiques ou autres s'effacèrent devant son œuvre. Rappelons au passage que cette année 1955 est aussi le centième anniversaire de la parution de *Feuilles d'Herbe*. Mais ce n'est pas Whitman à travers Verhaeren. C'est bien Verhaeren lui-même et son réalisme visionnaire,

son sur-symbolisme, c'est bien Verhaeren qui influença au début de ce siècle, tant de poètes anglais, américains, allemands, italiens, russes. Et parmi ces derniers, le grand Alexandre Blok, l'auteur des *Douze* et des *Scythes*, le plus russe des poètes russes, et que la littérature française en général semble avoir peu intéressé, mais qui traduisit le poème de Verhaeren, *Les Pas*.

A cette influence si grande et si généreuse sur tant de poètes et de peintres de toutes les nations, correspond chez Verhaeren un sens profond de l'universalité. Ce sens me paraît se manifester également chez lui par l'intérêt qu'il porta à la valeur de la science. A une époque où le « scientisme » était démodé aux yeux des gens de lettre, il sut voir que la poésie ne s'oppose pas à la science, ni la science à la poésie. C'est là, il est vrai, une opinion qui peut paraître contestable. En m'excusant de parler encore une fois de moi, cette absence d'opposition entre science et poésie me paraît une des conditions de la civilisation de demain, comme elle a été hier une des grandes préoccupations de Verhaeren. Soutenir ici ce point de vue serait sortir du plan de cet hommage. Il faudrait entreprendre un exposé rationnel et j'ai voulu que ces quelques mots ne viennent que du cœur et du souvenir.

En associant l'Académie Goncourt à cette commémoration, vous avez ainsi permis à un écrivain français de joindre à l'hommage admiratif de cette compagnie, l'expression personnelle de sa gratitude pour le grand poète belge, Émile Verhaeren.

**Allocution de M. Henri de Ziegler
Recteur de l'Université de Genève**

Qu'il me soit permis de prendre une parcelle du temps dont je dispose pour donner forme tout d'abord à ma reconnaissance personnelle. Le choix qu'on a bien voulu faire de moi dans une circonstance solennelle m'honore jusqu'à me faire peur.

On a tellement aimé Verhaeren dans mon pays ; on lui est demeuré si fidèle ; on y conserve de lui des souvenirs si précis et si beaux que je serais, j'en dois faire l'aveu, tourmenté jusqu'au désespoir d'être l'insuffisant interprète des sentiments que ce

poète admirable a su nous inspirer. Ils ont trouvé leur expression dans la Suisse alémanique autant que dans la Suisse française. Mais j'imagine que c'est peut-être à Genève qu'ils eurent le plus de constance et de chaleur, qu'ils se mêlèrent le plus intimement de gratitude et d'affection.

C'est en 1912, exactement le 21 novembre, que j'eus, bien jeune encore, la fortune de le voir, de l'entendre et même de lui parler. Quand il fit dans le grand amphithéâtre de l'université cette conférence inoubliable sur « la culture de l'enthousiasme », il ne lui restait à vivre guère plus de trois ans. Il était encore moins éloigné de cette souffrance (ou de cette passion, pour employer le terme le plus juste) qui dès le mois de juillet 1914 ne le quitta plus jusqu'à la journée affreuse de Rouen. Alors il allait devenir l'image de la stupeur, du deuil et de l'espérance héroïque de sa patrie.

Mais, en 1912, il parlait de l'enthousiasme, et l'enthousiasme de ses auditeurs répondait magnifiquement au sien. « L'enthousiasme, a-t-on pu dire, était son pain nécessaire, il le partageait avec vous ». Il avait fait d'année en année, à grand effort, à grand travail la conquête de l'enthousiasme. Il s'était élevé aux cimes de l'enthousiasme, des profondeurs de la désolation. Il le possédait maintenant dans sa force entière, dans son suprême rayonnement. Il ajoutait à la suite imposante de ses poèmes ce poème de chair et d'esprit qu'il était devenu lui-même. Et touché de cette grâce de l'enthousiasme, du dieu retenu dans son cœur, de cet hôte sublime, il conservait néanmoins des temps abolis de l'enfance une surprenante ingénuité. Je me souviens qu'Émile Verhaeren, qui parlait assis, ayant dans son discours à citer plusieurs fois des poètes dont il était lui-même, se levait à l'instant de leur donner la parole, comme si les vers ne se pouvaient dire que debout.

Dans ce peu d'instant que je dois parler, je ne me sens ni le courage, ni le goût d'assumer le rôle du critique et de donner mon avis (qui ne saurait être qu'un humble avis) sur les aspects successifs et si divers d'une œuvre poétique à laquelle tant d'études furent déjà consacrées. Il me semble que je dois faire servir à quelque chose de plus essentiel ces minutes qu'on m'accorde. Et tout de même il faut que je me pose devant vous ces questions :

pourquoi nous plaisait-il ? à quoi étions-nous surtout sensibles dans tout ce qu'il offrait d'une main si généreuse ? de quoi lui étions-nous surtout reconnaissants ? Notre accueil au poète belge s'expliquait dans quelque mesure par notre position dans le monde. La Suisse française est une marche, une terre de confins, un pays où la langue souvent hésite et se cherche, mais où, du fait de cet état de flottement relatif et de moindre stabilité, il arrive qu'elle montre aussi de constructives audaces, de fécondes inventions. Chez Rousseau, déjà, cela n'avait-il pas été visible ? Émile Verhaeren a découvert pour le français de nouvelles possibilités : notre Charles-Ferdinand Ramuz n'a-t-il pas fait de même quand, rompant avec la langue de l'école, il s'efforçait d'en forger une autre qui fût la langue d'un seul sans cesser d'être la langue de tout le monde — pour le dire avec Remy de Gourmont ; quand il la voulait modelée au relief de son terroir, à son intime ressemblance ?

Dans l'œuvre de Verhaeren, Flamand, la langue française était devenue en quelque façon flamande, ce qui signifie adaptée et conforme exactement à la plaine et au ciel de Flandre, propre à tout dire, à tout réfléchir d'une région située au-delà de son domaine. Et ce français était plein de sonorités nouvelles, de clartés et d'ombres nouvelles, de rythmes qui surprenaient l'oreille, la brusquaient et la charmaient. Verhaeren a mis dans ses poèmes les lourds et lents charrois de nuages, les grands espaces, les grands vents. Il y a mis des éclats et des heurts imprévus, d'autres couleurs, d'autres pâleurs, d'autres mélancolies. Il y a mis quelque chose de vert et de triomphalement libre, d'une surprenante fraîcheur, d'une vigueur différente de celle qu'avaient montrée avant lui les poètes les plus vigoureux. Il a ployé notre langue, par endroits jusqu'à la forcer ; mais il lui a valu des capacités d'expression jusqu'alors, peut-être, insoupçonnées.

Quand nous le relisons, nous sommes simultanément attentifs à ce qu'il dit, qui, dans le moins heureux cas, ne sera jamais ni banal, ni médiocre ; attentifs à toutes les ressources fertiles de son inspiration, et de plus à ce labeur d'énergique ouvrier de la langue, lui-même créateur de poésie. Il y a certes pour nous d'autres raisons que cette première de chérir Verhaeren ; mais si j'ai insisté sur elle, c'est qu'elle permet d'entrevoir entre lui et les plus originaux des nôtres comme un lien de consanguinité.

Verhaeren demeure-t-il actuel ? A en juger par ce que j'ai pu observer dans mon pays, je puis répondre : sans doute. Mais entendons-nous bien sur la valeur du mot. Je n'affirme pas qu'on le lit autant que lorsqu'il vint chez nous vers la fin de sa vie. Une enquête dans les bibliothèques m'aurait renseigné. J'incline à croire qu'elle aurait fait plus que me rassurer simplement. Cependant, ce n'est pas sur cela que je m'interrogeais. L'actualité de Verhaeren, c'est pour moi le rapport plus ou moins étroit qui peut subsister entre son œuvre et notre époque, entre sa poésie et l'Europe d'aujourd'hui. Cette Europe, l'aurait-il sentie et l'aurait-il exprimée ? Eh bien, je m'assure que nul poète de sa génération n'en avait les moyens plus que lui. Je viens de la parcourir, ou de la survoler dans son étendue, et jusque bien au-delà de notre monde occidental, dont nous atteignons, en direction de l'est, si rapidement les limites. Dans l'avion qui m'emportait, pensant à ce devoir de reconnaissance dont je m'acquitte en cet instant même, cette question me poursuivait. Devons-nous la considérer comme futile ? Non, car elle nous amène à mesurer mieux la stature de l'homme que nous célébrons en ce jour.

L'Europe de 1955 : son ardente volonté de vivre et de revivre, à quoi se mêle pourtant une angoisse dont elle ne se guérit pas ! L'Europe, avec ses chocs et ses tensions, son impatience et son espérance ! L'Europe si hardie en ses conceptions, en ses constructions, en ses projets, et si troublée au secret d'elle-même, que trouverait-on de plus efficace, pour la bien voir et la bien peindre, que le regard d'Émile Verhaeren ? Que faudrait-il de plus puissant que ses vers pour en éterniser les rythmes ? Que faudrait-il enfin de plus profond et de plus robuste que son cœur pour souffrir et pour espérer avec elle ? Le poète des *Villes tentaculaires*, le poète des *Campagnes hallucinées* saurait représenter la croissance et la pulsation, la fièvre, l'énormité des métropoles nouvelles. Cette Europe, il en fixerait l'image, celle de la terre et celle du ciel. Et sans doute nous étonneraient la pénétration d'une vue et la force d'un souffle qui ne se retrouvent guère chez les poètes nos contemporains.

Mais, ce qui serait plus précieux encore, sa voix nous insufflerait ce qu'il faut de courage et de loyauté pour sentir la grandeur et la magnificence d'un monde en devenir, instable et périlleux.

Je m'en convaincs lorsque je me replonge dans ces livres nés à l'aube d'un siècle jusqu'ici terrible, qui firent jadis mon enchantement ; quand je relis surtout *La multiple splendeur* et médite sur ce qu'il y mit en épigraphe : « Admirez-vous les uns les autres ; Admirez l'homme et admirez la terre, Et vous serez ardents et clairs ; La vie est à monter et non pas à descendre ; Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes, Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers ».

Dans la suite du recueil, je m'arrête à des passages tels que ceux-ci :

*Ils dévoraient comme une immense proie
La joie
D'aimer et d'admirer si fort
L'universel accord
De la terre et d'eux-mêmes,
Qu'ils l'affirmaient soudain avec des cris suprêmes.*

Puis :

*Autour de la terre obsédée,
Circule au fond des nuits, au cœur des jours,
Toujours,
L'orage amoncelé des montantes idées.*

La terre obsédée : est-ce que ces simples mots ne caractérisent pas avec l'éloquence la plus forte notre séjour et notre temps ? Selon Paul Valéry, l'enthousiasme n'est pas un état d'esprit d'écrivain. Je crois bien entendre dans quel sens il le prend : l'enthousiasme est pour lui je ne sais quelle turbulence de nos sens et de nos nerfs, qui prive le poète, l'artiste d'un contrôle sans lequel rien ne se peut faire d'exquis. Mais l'enthousiasme d'Émile Verhaeren était autre chose. C'était vraiment une force, non point une excitation, ce qui tout à la fois vous soulève et vous apaise, vous équilibre et vous ravit, ce qui vous met en harmonie avec la terre et les hommes, ce qui vous met, si je puis dire, en fraternité. Dans ce transport où l'on est un peu plus que soi-même, le poète peut écrire :

*Alors les tendres fleurs et les insectes frères
M'enveloppent comme un million d'ailes
Faites de vent, de pluie et de clarté.
Ma maison semble un nid doucement convoité
Par tout ce qui remue et vit dans la lumière.
J'admire immensément la nature plénière
Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil ;
Un pétale, un pistil, un grain de blé vermeil
Est pris avec respect entre mes mains qui l'aiment ;
Je ne distingue plus le monde de moi-même,
Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,
Je suis le sol, dont je foule les cailloux pâles
Et l'herbe des passés où soudain je m'affale
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant.*

On ne niera point qu'il y ait dans l'œuvre d'Émile Verhaeren des faiblesses, des rudesses, parfois des maladresses. C'est la rançon, bien modique, en vérité, de cette puissance qui le pousse et qui l'emporte. Pour l'aimer comme il le mérite, peut-être faut-il n'être pas trop esclave des exigences de ce goût, qui, remarquait déjà Sainte-Beuve, nous rend à l'occasion si dégoutés. Il ne convient pas de faire, avec lui, la petite bouche.

Tel qu'il est, tel qu'il demeure, si longtemps après que sa voix s'est tue, ayant souverainement supporté l'épreuve du temps, à toute grandeur redoutable, je l'admire et je l'aime de tout mon cœur, avec cette foule de mes compatriotes dont je suis fier et dont je suis ému de vous dire en ce lieu et en ce jour les sentiments de fidèle et respectueuse gratitude. Nous n'honorons pas la mémoire d'un mort, mais la présence d'un vivant, qui respire encore au milieu de son peuple, qui n'a cessé d'être avec lui dans une intime et bienheureuse communion.

Une femme a dit en termes parfaits : « Ceux qui ne l'ont pas connu ont manqué le rayon le plus chaud de ce foyer d'ardeur, car rien dans son œuvre, malgré la ferveur emportée de ses vers, ne peut être aussi rayonnant que ne le fut sa présence ».

Mais faut-il, Mesdames, Messieurs, un effort bien grand de notre imagination, que stimule si aisément le rythme de ses vers, pour nous persuader que nous l'avons connu tous, que nous le connaissons encore, que les fils de nos fils le connaîtront ?

Allocution de M. Diego Valeri
Professeur à l'Université de Padoue

Je ne suis pas bien sûr d'avoir mérité l'honneur de parler ici, au nom de l'Italie littéraire. Néanmoins je m'avoue heureux de le faire, parce que j'ai toujours aimé, depuis ma première jeunesse, le chantre des *Flamandes*, des *Campagnes hallucinées* et des *Heures claires* ; et parce que, en célébrant ce chantre généreux, je pense rendre hommage en même temps à sa patrie, la Belgique, mère glorieuse de peintres, de poètes et d'héroïques combattants pour la liberté : pour leur liberté et pour la liberté du monde.

La tâche que l'Académie Royale m'a tacitement assignée en m'invitant à cette cérémonie, ne pourrait être, évidemment, de proposer une interprétation nouvelle, inédite, de l'œuvre de Verhaeren. Au contraire, je suppose qu'on n'attend de moi qu'un témoignage direct de l'admiration que Verhaeren a suscitée, au début de ce siècle, en Italie, et de la haute estime dont il y jouit à présent.

Je rappellerai donc ce fait, dont j'ai un souvenir assez précis : dès 1910 les Italiens cultivés parlaient de Verhaeren en connaissance de cause. On lisait ses poèmes dans les belles éditions « jaunes » du *Mercure de France* ; on s'intéressait à ses idées politiques en rapport avec le mouvement socialiste de chez nous ; on discutait les thèses du livre fameux de Stephan Zweig, qui, justement en 1910, venait de paraître. A ce propos, il faudrait citer plusieurs critiques qui s'occupèrent du poète belge et de son ardent apôtre autrichien. Qu'il suffise de nommer, parmi eux, le premier en date (qui fut aussi un maître illustre dans le domaine de la philologie romane), Ernest Giacomo Parodi, auteur d'un essai extrêmement intelligent et pénétrant, publié en cette même année 1910 dans le *Marzocco* de Florence.

Plus tard on perfectionna, bien entendu, la connaissance du poète et du dramaturge ; et quelqu'un se demanda alors si la thèse principale du dit Zweig était bien fondée. Zweig, vous le savez, soulignait (mieux, faisait ressortir) le caractère germanique de la poésie de Verhaeren. Il disait aussi que l'Allemagne et la

Russie sont les nations les plus aptes, sinon les seules à comprendre et à aimer cette poésie ; parce que leur foi religieuse a la violence d'un « instinct vital ». Il faisait état, naturellement, des axiomes d'une ethnologie un peu simpliste, pas tout à fait fausse d'ailleurs, qui veut que la religion des Latins soit tempérée, même en ses élans mystiques, du sens de la réalité et ne puisse aucunement renoncer à composer avec la raison. (Voyez Dante ; voyez Pascal...).

Cette question se pose, je crois, même aujourd'hui aux lecteurs italiens de Verhaeren. Mais je crois aussi qu'on n'est point embarrassé à répondre qu'aucune différence ethnique ne peut empêcher un Latin, doué du sentiment de la poésie, de goûter et de revivre en soi la poésie germanique ou slave, quelle qu'elle soit ; et *vice versa*. Dans le cas particulier : le fait que Verhaeren a choisi la langue française pour accomplir l'acte le plus important de son existence (celui d'écrire, de donner une forme et une voix à sa poésie profonde) a bien du poids et de la valeur.

Je veux bien que sa poésie, dans ses éléments fonciers, soit « germanique » (après tout, je ne sais pas) ; mais je sais qu'elle s'est réalisée en mots français, qu'elle s'est incorporée dans une chair verbale française. Or, qui voudrait séparer cette âme secrète de son propre corps respirant et resplendissant, ferait œuvre, non de critique, mais d'anatomiste, voire de vivisecteur...

Je m'excuse d'avoir divagué. Je ne voulais dire que ceci : la poésie de Verhaeren ne peut être, n'est pas étrangère à notre sensibilité ni à notre imagination de Latins, d'Italiens.

Les contrastes psychologiques et de style qu'elle porte en elle-même, pessimisme et foi sociale, chasteté et sensualité (également farouches), réalisme et surréalisme, véhémence bousculante et force tranquille, truculence et délicatesse, sont tout simplement des contrastes humains. L'évolution morale du poète, de la désespérance individualiste à l'amour serein de la vie universelle, à travers une crise atroce, où la passion insoumise, frémissante, se termine en confusion intérieure et en délire fabuleux : tout cela n'est qu'une expérience humaine, et cette expérience pourrait même appeler une épithète italienne : l'épithète de *dantesque*.

Je n'avance pas, faut-il le dire ?, une comparaison de valeurs esthétiques ; je me limite à remarquer que Verhaeren a vécu un

drame moral comparable, digne d'être comparé, par son sérieux, par sa vérité, à celui de Dante.

D'où j'ose tirer la conséquence que les Italiens ne sont pas nécessairement exclus de cette grandiose communion poétique qu'est l'œuvre de Verhaeren ; et que leur admiration pour ce poète n'a rien d'artificiel ni de conformiste, mais répond à un sentiment spontané de sympathie humaine et littéraire.

Maintenant, qu'il me soit permis de terminer ce petit discours en lisant un poème de Verhaeren, dans la traduction poétique que j'en ai tentée moi-même. Je pense que votre poète (ses Mânes, dis-je, ici présents) se réjouira d'entendre sa voix résonner à travers une autre voix, et sa parole se transmuera dans la parole d'une autre langue ; qui est au fond, dans son fond de latinité, la même que celle qu'il illustra par son œuvre à la « multiple splendeur ».

Morire.

*Foreste e rossi fiumi: tutta una grande sera
Laggiù marcisce, lungo pianure estenuate,
E con forza, coi pugni delle nubi ammassate,
Sul verdastro orizzonte, schiaccia del sol la sfera.*

*Stagion massiccia! E come l'ottobre, con lentezza
Pigra, si gonfia e muore dentro questi scenari!
Mele! grumi di fuoco; uve d'oro! rosari
Che il tocco tremolante delle luci accarezza*

*L'ultima volta, prima che sia l'inverno. Il volo
Greve dei corvi! Viene. Ma per quest'oggi è l'ora
Delle fronde di lacca; il più bel tempo, ancora.
Delle fragole i getti insanguinano il suolo,*

*Tende il bosco le rosse sue foglie come mani;
C'è un sonare di bronzo, di ferro in lontananza.
L'acqua odora, il cotogno mischia la sua fragranza
A quella dei giaggioli e dei muschi. Entro i piani
Stagni di chiara luce, si specchia enormemente,
Tra sottili betulle dalla chioma sommosa,
La luna che si leva, compatta, immensa, rossa,
Come un frutto maturo, spanto placidamente.*

*Morir così, mio corpo, morir sarebbe bello
Sotto un supremo afflusso di canti e di colori
Nello sguardo portando dei tramonti e degli ori,
E dei fiumi di linfa raccolti nel cervello.*

*Morir come dei fiori troppo enormi, morire
Come dei fiori troppo carichi per la vita!
La gran morte sarebbe degnamente servita.
E il nostro orgoglio immenso non avrebbe a soffrire!
Morir, mio corpo! al modo dell'autunno morire!*

**Allocution de M. M. Gilliams
van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal-
en Letterkunde**

Het mag een voorrecht, een genade genoemd worden dat een klein land als het onze dichters van bijzondere waarde telt als Guido Gezelle, Prosper van Langendonck, Karel van de Woestijne, Paul van Ostaijen onder de Nederlands-schrijvende Vlamingen, Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe, Max Elskamp onder de Frans-schrijvende Vlamingen van de laatste honderd jaar. Doch geen ander Vlaming heeft als Émile Verhaeren zijn schone land bezongen en de mensen die er wonen op allerlei manieren verheerlijkt.

Men kan een dichter geen groter lof toezwaaien dan van zijn verzen te getuigen, dat ze een eigen klank, een eigen rythme bezitten. En wanneer die klank en dat rythme de stem en de bewogenheid van een volk inhouden, dan eerst mag er gesproken worden van de nationale betekenis der letterkunde.

Als geen ander van de Vlaamse dichters heeft Émile Verhaeren de eigentijdse verschijnselen, in de maatschappij van het einde der XIX^{de} eeuw, beleefd en er zijn leed of zijn vreugde over uitgesproken. Hij was een dichter in wiens verzen de speciale eigenschappen en gebreken van de intelligente mens zich bij de eeuwende deden gelden. Hij maakte immers naar de geest een scheuring mee tussen het versletene, het uitgediende van het

verleden enerzijds, en het opkomende, beloftenrijke van de nieuwe tijd anderzijds. Ik zal er U niet moeten aan herinneren, dat niet alles in die verre dagen tot optimisme stemde ; dat niet alles, met geestelijke maatstaven gemeten, in een toestand verkeerde om er met onbezorgheid van te genieten. Émile Verhaeren onderging dit klimaat van intellectuele spanningen met zijn geweten. Door zijn temperament, door zijn élan wist hij aan het vaak provinciaal bestorvene van zijn omgeving een universeel gewicht te verlenen. Hij kon de wereld doen vergeten, dat hij van uit zijn kleine, kleine geboortedorp aan de Schelde zijn stem verhief. Dát kon Émile Verhaeren alleen en hij deed het op zodanige wijze, zo voortreffelijk, met zoveel trouw aan zijn geboortegrond, met zoveel geloof in de bestemming van de mens in het algemeen, dat men met meer dan gewone aandacht het oor er aan verleende.

Maar er is een tijd geweest, dat wij Vlamingen, ietwat teleurgesteld en om bepaalde redenen — pijnlijk voor de dichter en voor ons — tegenover zijn kunst een spijtige terughouding aan de dag legden. Doch dadelijk moet er aan toegevoegd worden, dat dit voorbehoud werd gemaakt door volksgroepen en hun leiders die in de Vlaamse taalstrijd niets mochten ontzien — ook vaak het hun dierbare niet — om hun edel doel te bereiken. Thans, nu we zoveel verder kunnen en mogen denken, is die tijd voorbij. Onze dankbaarheid voor een figuur als Émile Verhaeren tekent zich af op de achtergrond van ons Vlaams bewustzijn. Verhaeren heeft ons land, ons volk bemind ; wij zien in hem al lang niet meer een soort van afvallige, een die ons verliet om andere intellectuele belangen dan de belangen van zijn eigen stam te dienen. Het jonge Vlaanderen, nu het weer aanknoping vond met zijn oude traditie en zijn cultuur — wat maar mogelijk werd door een vruchtbaar Hoger Onderwijs in de eigen taal — het jonge Vlaanderen laat een dichter als Émile Verhaeren niet los.

Toen de Vlaamse dichters van de expressionistische periode rond 1918 hun humanitaire gedichten schreven, werden ze vaak door de lyriek van Verhaeren gefascineerd. Want geen ander dichter onder de Frans-schrijvende noch onder de Nederlands-schrijvende Vlamingen had als Verhaeren zijn dichterschap in

het aanschijn van de maatschappelijke nood, van de humane kwetsuur en de humane solidariteit in Europa beleden. In 1918 bevonden we ons in een ontredderde wereld. Een « wijde wind van opstanding », zoals Paul van Ostaïjen het uitdrukte, kon ons uit het moeras der wanhoop redden. Withman, Verhaeren, Tagore, Werfel, schenen de hefbomen om de toenmalige Vlaamse jeugd, die in de Nederlandse letteren debuteerde, moreel op te tillen. In de beste verzen van de hier vernoemde dichters lag een « innige heerlijkheid » besloten. Verhaeren had zijn energiedervertroosting in de dagelijkse werkelijkheid gezocht en gevonden. En wat deden de Vlaamse jongeren anders dan die werkelijkheid leren beleven, waarin hun vrije natuur zich kon ontplooiën. Verhaeren was een van hun Meesters. *Die* schone waarheid moest vandaag gezegd worden ; ze is de uitdrukking van onze dankbaarheid jegens de dichter en tevens het onloochenbaar bewijs, dat zijn poëzie in onze harten weerklank vond.

Allocution de M. Pierre Nothomb
Vice-directeur de l'Académie royale de Langue
et de Littérature françaises

Ceux qui ont vécu — pour moi ce fut pendant les dix dernières années de sa vie — dans la proximité et l'amitié de Verhaeren, voyaient d'année en année, avec une régularité magnifique, son œuvre s'augmenter d'un volume, de deux volumes. Et cet accroissement prodigieux était si habituel, si naturel que, de poème en poème, ils n'en mesuraient pas l'ampleur. S'étonne-t-on des saisons et des fruits de l'arbre... Quand on la reprend toute entière, en une fois, après quarante ans — quarante ans déjà ! — de silence, on est saisi par sa multiforme immensité. Quel est l'autre poète, depuis Victor Hugo, qui ait écrit avec cette allègre et tenace puissance, cette abondance, cette diversité ? On m'arrête peut-être à ce dernier mot. Je ne nie pas l'unité de l'œuvre de Verhaeren pas plus que celle de Hugo. Et il n'est pas une ligne de lui non plus qui ne porte la marque non seulement de son génie mais de son style propre. Mais tour à tour cos-

mique et familière, didactique et déchaînée, futuriste et nostalgique, classique (je parle de la forme du vers et de la strophe) et révolutionnaire, sa poésie trouve aux quatre coins du ciel et de la terre, dans la tempête et dans la maison, dans l'actualité quotidienne et la méditation éternelle, quelquefois aussi dans l'effort, dans le travail de l'ouvrier de plume, son inspiration. Ce serait un jeu facile d'accumuler, d'aligner, de réciter comme un poème les titres de ses recueils presque toujours si expressifs et directs, et de leur chercher un commun dénominateur. Celui-ci s'imposerait tout de suite. C'est, malgré tant d'ombres et de colères, et de doutes et de douleurs, la *Multiple Splendeur* que nous écrivions en tête de cet entassement de volumes aux ambitions diverses et au souffle inégal. La *Multiple Splendeur* ! Voici que je sens cet ample mot remplir cette salle toute retentissante pour longtemps des hommages illustres qui viennent d'être rendus à notre poète. Et que je cherche aussitôt — n'est-ce pas mon rôle ? ce qui dans cette *Multiple Splendeur* est le plus *nôtre*, et le plus éternel.

Peut-être Verhaeren s'est-il trompé sur lui-même, peut-être nous aussi, qui l'admirions et l'aimions vivant dans sa gloire vivante, nous sommes nous trompés sur la part de son œuvre qui serait la moins périssable. Il avait été — il restait aux yeux de la plupart — l'hallucination, la violence charnelle, l'imagination débridée, la force tumultueuse, et le travail angoissé ; et l'usine et le port et le rail ; et la conquête par l'orgueil de l'homme, par la science et la volonté de l'homme, d'une matière universelle d'un espace et d'un avenir que Dieu semblait s'être réservés. Et le premier pèlerinage que nous faisons maintenant vers lui, c'est toujours celui qui nous conduit au modeste appartement de Saint-Cloud, au rustique salon du Caillou-qui-Bique, où, à mi-voix, il lisait à celle qui fut sa gardienne et son humble et fière tendresse, les petits poèmes transparents, graves, pieux, presque silencieux parfois, des *Heures Claires*, des *Heures d'Après midi* et des *Heures du Soir*. Pour lui et pour nous l'Univers était sa patrie, et sur la terre des hommes il communiait avec la peine de tous et la passion de tous sans préférence. Il refusait les barrières, les frontières et un autre choix que celui de l'humanité toute entière. Il était comme Hugo, plus que lui dans sa foi plus naïve, poète Européen.

Et voici que de cette œuvre européenne — et, si nous réfléchissons bien, pour qu'elle le soit davantage! — se dégage, pour qui recherche le centre du monument grandiose, sa partie la plus solide, sa pièce fondamentale, cette suite de *Toute la Flandre* avec comme préliminaire les *Tendresses Premières* et comme achèvement le dernier cri avant la mort... Je sais bien que j'ai parmi les souvenirs les plus précieux celui, il y a un mois, dans un restaurant de Rome, d'un vieil homme qui ayant entendu mon nom vint s'asseoir à ma table pour me dire qu'il était député de la vallée d'Aoste et qu'il voulait me parler du grand poète de sa jeunesse : le seul poète français pour lui. Et ce que me récitait avec son accent vieux français montagnard ce fils des Alpes c'était cet appel au progrès, à la fraternité, à la Patrie universelle. Mais comment ne retrouverai-je pas aussi après cinquante années l'enthousiasme belge de ce jour où, mettant pour la première fois une immense assemblée de jeunes chrétiens en contact avec le poète socialiste (comme on le leur définissait), qu'ils méconnaissaient encore, j'entendis Verhaeren lire avec toute sa passion — révélant à beaucoup d'entre nous leur Patrie — le manuscrit des *Héros*...

L'âme du Téméraire était une forêt...

Nous avions un poète national et trop de nous ne s'en apercevaient pas encore. Cette prise de conscience dans l'Histoire, ce chant vengeur d'un vieux peuple oublieux de lui même, ce couronnement, il nous les donnait pour notre gloire et notre orgueil. Ce que pendant des siècles nous avions attendu en vain. Et c'est dans tous les sens du mot que ce chant devenait le chant suprême du poète.

Je viens de relire, et de relire encore les *Ailes Rouges de la Guerre*. Et autant que l'immensité de l'œuvre complète dont nous avons tenté de prendre la mesure dans cette année du souvenir, me saisissait maintenant la synthèse instinctive de ce dernier livre : qui n'était pas seulement un testament — Verhaeren pouvait-il pressentir sa fin — mais comme la somme et l'aboutissement de toute cette œuvre... Car ils'y trouve la foi dans l'homme quand même, et les machines de mort qui peuvent être des machines de vie, et les révoltes et les douleurs des nations, et les

amitiés par-dessus les frontières, dont la trahison fait souffrir et maudire, l'usine et l'hôpital, et le port de Hambourg, et même encore la douceur du dernier printemps aux côtés de l'épouse fidèlement aimée — mais aussi le choix décisif, l'acceptation du combat imposé, l'espérance de la victoire — pour aboutir à la dernière évocation de la terre natale, au petit fleuve de l'Yser aussi glorieux que l'Escaut, et au plus beau poème que la Belgique ait jamais inspiré, ce *Lambeau de Patrie* qu'il récita tout brûlant à Poncheville un jour de 1915, la voix pleine de larmes :

*O noms sacrés ! Keyem, Pervyse et Ramscappelle !
C'est près de vos clochers, en d'immenses tombeaux,
Qu'ils goûtent le repos,
Ceux qui se sont battus avec force et furie.
Le sol qui les aima leur a fait bon accueil,
Si bien que n'ayant ni suaire ni cercueil,
Ils sont, jusqu'en leurs os, étreints par la Patrie.*

Parfois,

*En robe toute droite, ou de toile ou de laine,
Celle qu'ils acclamaient aux jours d'orgueil, leur Reine
Vient errer et prier parmi leurs pauvres croix ;
Et son geste est timide et son ombre discrète ;
Elle s'attarde et rêve, et quand le soir se fait,
Vers les dunes, là-bas, sa frêle silhouette
Avec lenteur s'efface et bientôt disparaît.*

*Tandis que lui, le Roi, l'homme qui fut saint Georges,
S'en revient du lieu même où l'histoire se forge
Aux bords de l'eau bourbeuse et sombre de l'Yser ;
Il rêve lui aussi, et rejoint sa compagne,
Et leurs pas réunis montent par la campagne,
Vers leur simple maison qui s'ouvre sur la mer...*

O Flandre

*Voilà comment tu vis,
Aprèment, aujourd'hui ;
Voilà comment tu vis*

*Dans la gloire et sa flamme, et le deuil et sa cendre.
Jadis, je t'ai aimée avec un tel amour
Que je ne croyais pas qu'il eût pu croître un jour.*

*Mais je sais maintenant la ferveur infinie
Qui t'accompagne, ô Flandre, à travers l'agonie
Et t'assiste et te suit jusqu'au bord de la mort.
Et même, il est des jours de démente et de rage,
Où mon cœur te voudrait plus déplorable encor
Pour se pouvoir tuer à t'aimer davantage.*

J'ai ouvert hier à la première page l'exemplaire des *Ailes Rouges* où je venais de copier ces vers admirables. La dédicace du poète à son jeune ami me saisit au cœur, me rappela son style familier et sa voix : *Pour qu'il ait belle âme à la guerre.* Et la note que j'avais écrite au-dessous : *j'ai reçu ce volume le jour où je rentrais au front après un long congé, en même temps que le premier exemplaire de...* (ici le nom d'un modeste livre de guerre, pour lequel, j'étais allé à Saint-Cloud demander une préface à Verhaeren. Et celle-ci dans son ampleur et sa pensée était vraiment, avec ce dernier poème, son testament national, union des hommes et des partis, modération, tolérance — sa plus haute leçon) *je les lisais dans mon poste d'observation de première ligne, les yeux embués d'émotion fière et presque filiale* quand mon commandant de batterie m'appela au téléphone et *m'annonça le drame de Rouen.* Le grand poète était mort en plein optimisme tenace, en pleine action, n'ayant pu attendre l'arrêt du train haletant, n'ayant pas voulu perdre une seconde, à la belge, avant de continuer sa campagne de défense de son pays... *Ma femme, ma patrie,* avait-il murmuré en mourant, résumant ainsi, à la face de Dieu, les plus beaux chants de son double amour.

Après le dernier discours, on entendit dans un grand recueillement la voix d'Émile Verhaeren enregistrée en 1913 et récitant « Le Passeur d'eau », émission réalisée par les services de l'I. N. R.

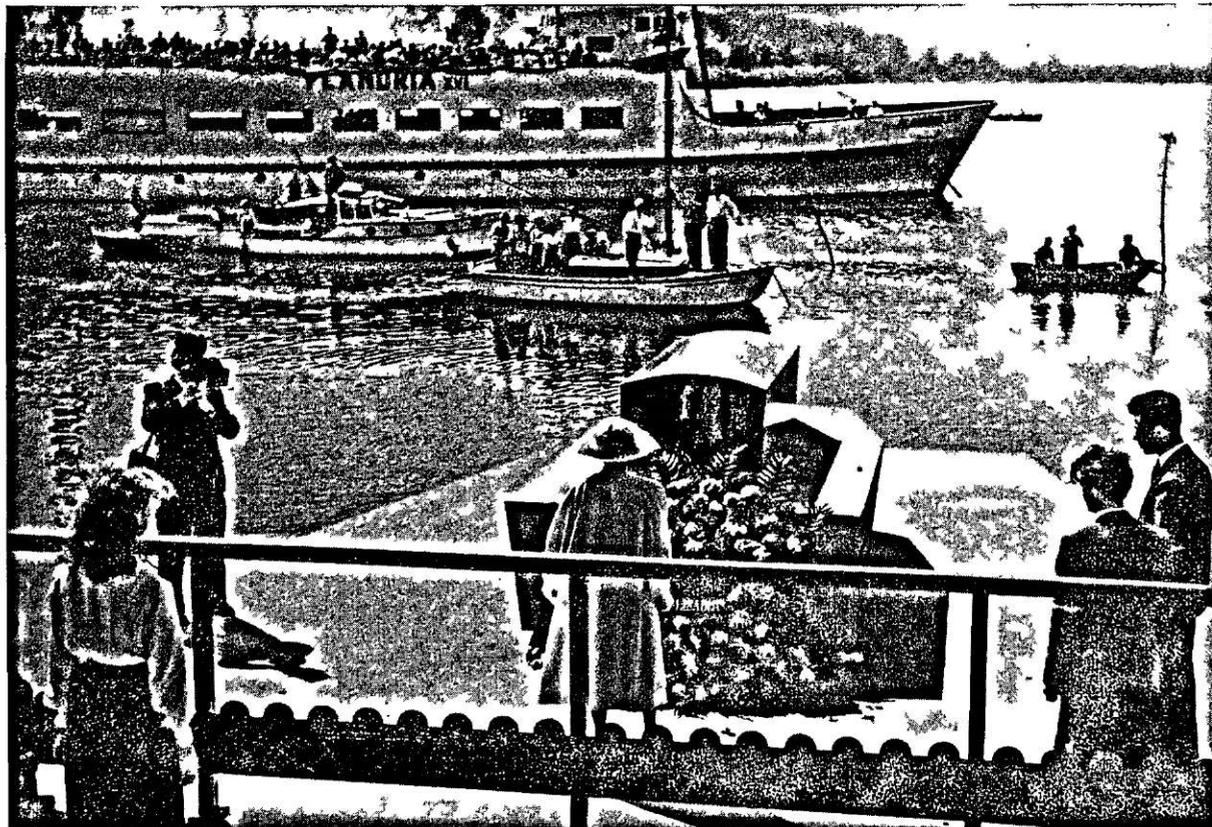
Le tombeau de Verhaeren

Le samedi 18 juin 1955 à 14 heures a eu lieu, à Saint-Amand, l'inauguration du nouveau tombeau d'Émile Verhaeren. Quelques jours auparavant le corps de Marthe Verhaeren avait été transféré du cimetière de Saint-Amand auprès du corps de son époux. Le tombeau, dont l'architecture originale a été quelque peu modifiée est surmonté d'un sarcophage en marbre noir. La cérémonie du 18 juin, au bord de l'Escaut, s'est déroulée en présence de S. M. la reine Élisabeth. M. Lilar, ministre de la Justice, représentait le Gouvernement. Des discours furent prononcés par M. Richard Declercq, gouverneur de la province d'Anvers, M. André Mabilie de Poncheville, représentant le Comité français Verhaeren, M. Maurice Roelants, au nom des écrivains d'expression néerlandaise. C'est à M. Lucien Christophe, directeur général de l'Administration des Beaux-Arts et membre de l'Académie de langue et de littérature françaises qu'il appartenait plus spécialement de dégager le sens de cette émouvante cérémonie.

Allocution de M. Lucien Christophe.

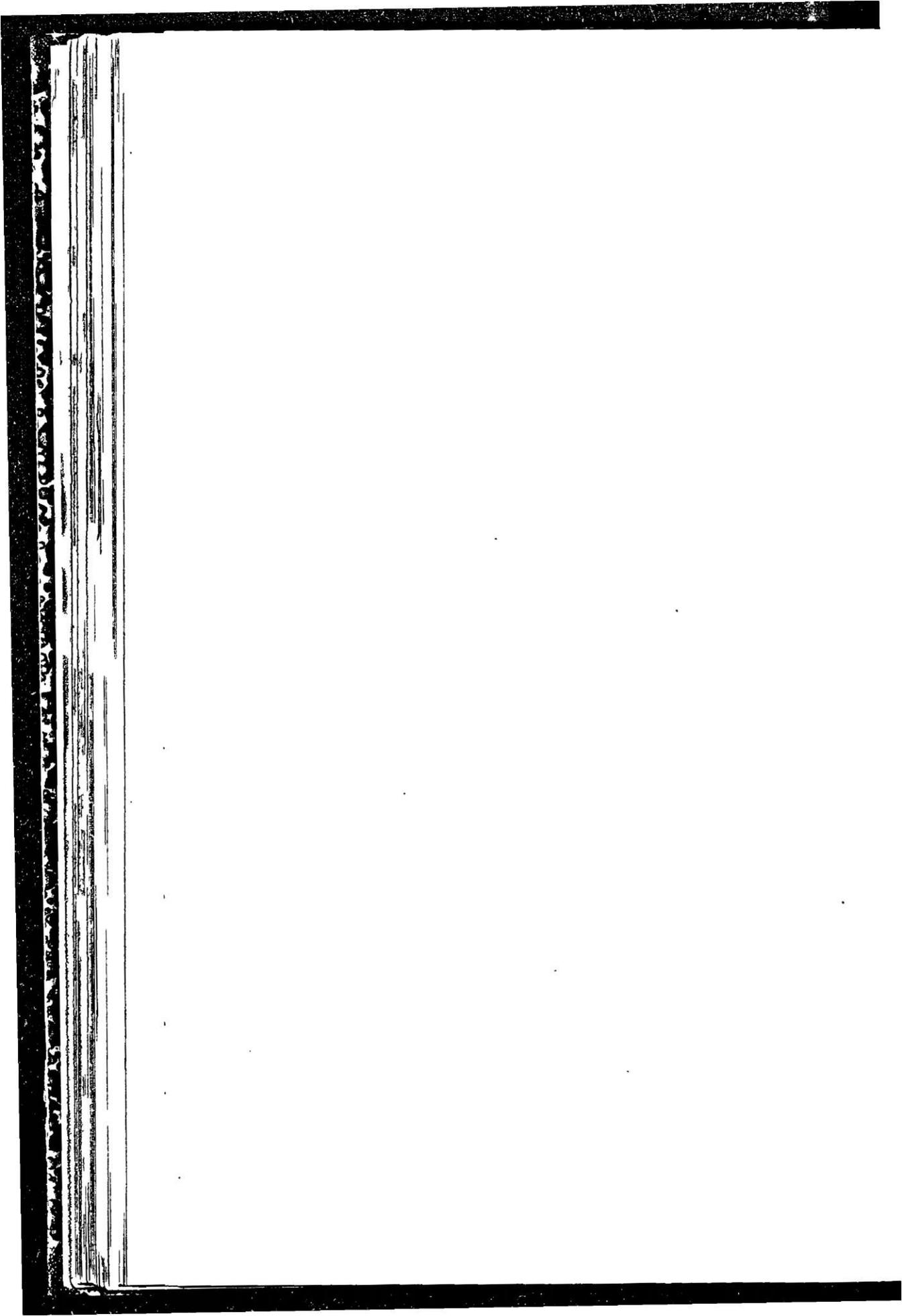
Madame,

En honorant de Votre présence la cérémonie d'aujourd'hui, Votre Majesté ne patronne pas une entreprise à laquelle ses organisateurs ont désiré donner un éclat particulier en la plaçant sous Sa haute protection. L'œuvre dont nous célébrons en ce jour l'achèvement, est Votre œuvre, Madame. La pensée nouvelle qui élargit ses ondes autour de ce tombeau où les restes d'Émile et Marthe Verhaeren reposent désormais côte à côte, c'est grâce à Votre Majesté qu'elle a pris forme et vie. Le vœu que la Reine a formulé avec tant de spontanéité et de force, a rassemblé des



« Photo Publi-Press ».

S. M. la Reine Élisabeth se recueillant devant le tombeau d'Émile et Marthe Verhaeren
lors de la cérémonie d'inauguration du 18 juin 1955, à Saint-Amand.



milliers de souhaits épars et stimulé le zèle de ceux à qui il appartenait d'être les ouvriers de sa réalisation.

Qu'il me soit permis de citer à Votre Majesté quelques-uns de ceux qui se consacrèrent d'une façon particulièrement efficace à l'accomplissement de ce vœu et de les remercier au nom du Ministre de l'Instruction Publique dont je suis ici le représentant et l'interprète :

M. Willems, directeur général de l'Administration des voies hydrauliques, chef de cabinet du Ministre des Travaux Publics ;

M. Van Damme, ingénieur en chef, directeur des Ponts et Chaussées de la province d'Anvers, et ses collaborateurs M. l'ingénieur principal Boel et M. Verstraeten ;

M. l'architecte Lauwers, directeur de l'Institut National supérieur d'architecture et d'urbanisme d'Anvers, membre de la Commission des Monuments et des Sites, à qui l'on doit les plans et le dessin du nouveau tombeau ;

M. Constant Pirlot, directeur du service de la protection du Patrimoine Culturel à l'Administration des Beaux-Arts ;

M. Dufour, secrétaire de la Commission Royale des Monuments et des Sites ;

M. René Gevers, petit neveu du poète, qui s'acquitta de toutes les démarches d'ordre familial, et dont le dévouement a suscité, autour du tombeau, la création d'un musée Verhaeren à Saint-Amand ;

M. le bourgmestre de Saint-Amand ;

M. l'entrepreneur Depauw ;

M. Daelemans, de Saint-Amand, qui fut l'entrepreneur du tombeau érigé en 1927 et qui, en 1955, sollicita l'honneur d'abriter les restes de Verhaeren pendant les quelques jours où il fut sans sépulture ;

M. Henri Liebrecht ; M. Luc Hommel ; M. Jean Goffin, et les membres du Comité National Verhaeren qui a organisé la manifestation d'aujourd'hui.

Madame,

Mesdames, Messieurs,

Le samedi 4 juin, à 3 heures de l'après-midi, sous la pluie qui tombait dru, deux cercueils recouverts des couleurs nationales,

sortaient du porche d'une maison voisine, portés par des jeunes gens de Saint-Amand. Une cinquantaine de personnes formaient le cortège qui traversa lentement le quai. A ce moment là sonnèrent les cloches. Elles venaient du fond du passé et ressuscitaient le décor des *Tendresses Premières*, ce décor qu'Émile Verhaeren a dressé et animé avec délectation, au seuil de cette grande épopée qu'est *Toute la Flandre* :

*Mon cœur a depuis lors subi d'autres ivresses ;
Il s'est roulé et balloté
Au va et vient des allégresses
Du monde et de la vie à travers l'infini,
Mais il retient toujours le simple son de cloche
Qui chante ou pleure et qui ricoche
Dans les échos de mon pays.*

Sur ce quai noyé de pluie, auprès du fleuve trempé de brume où des bateaux passaient au large, dans cette demi-indifférence de la vie quotidienne maintenue dans ses cadres, il me semblait que se jouait et se récitait la dernière scène, le dernier poème des *Tendresses Premières* et que cette scène, ce poème, s'accordaient à un passé de près d'un siècle, avec la simplicité monumentale des actes qui rétablissent l'ordre naturel des choses.

Lorsqu'en 1927, on étendit Verhaeren sur ce promontoire — face à cet Escaut qu'il a chanté en des vers magnifiques — et que le monde fut invité à prendre dans la mesure de sa solitude la mesure de sa gloire, les acclamations saluèrent ce grandiose hommage rendu au génie et à la ferveur patriale de notre plus grand poète lyrique. Marthe Verhaeren, la compagne de vingt-cinq années de lutte, s'effaça à cette heure de triomphe comme elle s'était effacée toute sa vie de femme, mais lorsque quatre ans plus tard, au moment de disparaître à son tour, cette fille de Wallonie, demanda sans revendication à être enterrée dans le cimetière de Saint-Amand auprès des parents d'Émile Verhaeren, une question était posée qui attendait une réponse.

Cette question ne retentissait pas seulement dans le champ resserré des débats de famille. Elle dépassait les problèmes sentimentaux sur lesquels les proches seuls se penchent ; elle touchait au destin de l'œuvre. Sous le monument Verhaeren à Saint-

Amand, c'est tout Verhaeren qui repose. L'unité de son tombeau rassemble les multiples parts de lui-même dans la plénitude d'une harmonie où chacun de ses élans se gonfle et s'enrichit de l'essor de tous les autres.

Allait-on négliger l'indication que Verhaeren lui-même avait donnée, dans cette strophe de plongée vers l'être intérieur que j'extrais de *La Multiple splendeur*, le livre où il a le plus magistralement affirmé son emprise, son autorité, sa jubilation rayonnante sur le monde et sur le temps où il a vécu, qu'il a forgé :

*A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,
Je vous aime, chemins, par où s'en est venue
Celle qui recélait, entre ses mains, mon sort ;
Je vous aime, lointains marais et bois austères
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre
Où reposent mes morts.*

Allait-on rester insensible, non à l'exhortation d'une morte « grave et venant du fond de son lit éternel », mais à l'appel que, du premier au dernier, font entendre ces 86 poèmes de la vie conjugale, les 86 poèmes des *Heures Claires*, des *Heures d'après-midi* et des *Heures du Soir*, où Émile Verhaeren a bâti le temple de son amour avec la pierre de sa foi :

*Toute croyance habite au fond de notre amour,
L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles ;
Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,
Se mêle à la ferveur de notre être exalté.
Ceux qui vivent d'amour vivent d'éternité.*

Le fougueux géant, dont le clair et candide panthéisme s'enivrait d'avoir roulé, d'avoir bondi à travers les flux et les métamorphoses de la vie unanime, a trouvé à l'âge d'homme dans un amour unique, comme il avait trouvé dès l'enfance, dans la tendresse unique qu'il voua à l'Escaut, le point de fidélité où les choses qui passent invoquent le témoignage des choses qui ne passent pas.

Les monuments qui célèbrent les hommes sont périssables. Aussi bien ne symbolisent-ils que la résistance à ce qui périt. Toute la vie et toute l'œuvre de Verhaeren sont une image de la

résistance à ce qui endort, à ce qui use, à ce qui détruit. Et s'il aima et vénéra tant Marthe Massin, c'est qu'elle portait sur son visage les signes d'une même ardeur, et qu'elle aussi garda, comme le passeur d'eau, un roseau vert entre les dents !

*Tu marchas libre et franche et claire sur ta route
Mélant aux fleurs d'amour tes fleurs de volonté
Et redressant vers toi doucement sa fierté
Quand mon front s'inclinait vers la crainte et le doute.*

C'est une erreur de croire que les poèmes des *Heures* sont des poèmes d'intimité. L'énergie du poète s'y retrempe à la foi de sa compagne. Le vent qui passe à travers leur amour est le même que celui qui agite ce fleuve. Le 25 mai dernier, lorsqu'on ouvrit le tombeau de Verhaeren, on s'aperçut qu'il fallait changer le corps de cercueil, que les inondations de 1953 avaient soulevé ses restes et qu'à la lettre s'était réalisé son vœu :

*Le jour que m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords,
Qu'on cachera mon corps,
Pour te sentir, même à travers la mort, encor.*

Et puisqu'il avait annoncé dans le dernier poème des *Heures* que la chaleur de son amour réchaufferait la terre des morts, — que cette vérité là aussi s'accomplisse, dans cette zone à la fois étalée et secrète où la poésie n'est plus seulement création, mais résurrection, que les deux époux unis dans la gloire par les liens des plus beaux et des plus émouvants poèmes, poursuivent ensemble leur navigation funèbre jusqu'aux houles éternelles et qu'une pensée en plus accueille ici ceux qui viendront rendre hommage à la grandeur de Verhaeren, cette pensée en plus qui, des profondeurs de l'âme et aux limites du verbe, suscite les miracles de la terre et des cieux, quand le meilleur de nous s'incline sur un visage :

*L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles
Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,
Se mêle à la ferveur de notre être exalté,
Ceux qui vivent d'amour vivent d'éternité.*

Le musée Verhaeren à Saint-Amand

A l'issue de la cérémonie du 18 juin, après que de nombreuses couronnes eurent été déposées au pied du tombeau d'Émile et Marthe Verhaeren, S. M. la reine Élisabeth procéda à l'inauguration du musée Verhaeren installé dans l'ancienne maison du « Passeur d'eau » par les soins de M. René Gevers, avec la collaboration de M. Jean Goffin.

Hommage de la France à Verhaeren.

Le Gouvernement français s'est associé à la célébration du centenaire de Verhaeren, au cours d'une séance d'hommage qui s'est tenue le 26 avril 1955, à la Sorbonne, sous la présidence de M^{me} la Duchesse de la Rochefoucauld. Après M. Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, et M. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, on entendit M. Jean Berthoin, ministre de l'Éducation Nationale qui s'exprima dans les termes que l'on va lire.

Discours de M. Jean Berthoin Ministre de l'Éducation Nationale.

Après les hommages que vous venez d'entendre et où des fervents de la poésie verhaerenienne ont rivalisé de pénétrante lucidité, on comprendra que je ne me hasarde pas à une exégèse proprement littéraire de cette grande œuvre, que la France tient pour un des chaînons majeurs de l'intimité franco-belge.

D'ailleurs, que dire, dans ce domaine, qui ait quelque chance de sembler neuf depuis les définitives études, toutes récentes, de M. Lucien Christophe, directeur général des Beaux-Arts et des Lettres de Belgique et de M. André Mabile de Poncheville, vice-président de ce Comité du Centenaire de Verhaeren dont je tiens à saluer une fois de plus le si bel et si émouvant effort ? Je risquerais de n'apporter qu'une bien menue pierre à ces édifices critiques patiemment et solidement bâtis.

Mais la Poésie me semble bien loin de ne poser que des problèmes d'esthétique : elle est engagée, qu'elle le veuille ou non, dans la grande aventure humaine.

Dès le commencement du siècle dernier, les poètes s'étaient

trouvés devant une tâche que leur habitude de survoler de haut des sujétions matérielles rendait insurmontable ; car, après l'épuisante épreuve des guerres — nous ne connaissons que trop cela ! — ce mal du siècle dont nous a parlé Musset ne leur laissait plus espoir ou foi en quoi que ce fût qui se conquît par la force et la volonté. Comment eussent-ils trouvé en eux-mêmes le goût de se lier aux profonds bouleversements annoncés par le progrès scientifique ?

Il n'était plus que de se complaire dans tout ce qui éternise la mélancolie, approfondit la douloureuse délectation sentimentale, donne du charme à la solitude et même à la mort. Sans doute, la Poésie, dont l'idéal traditionnel a toujours été de s'abstraire bien plus que de se conformer, et de transcender plutôt que de peindre, paraissait-elle amenée par une pente très naturelle à récuser la valeur d'art de la vie quotidienne et à se réfugier dans le rêve. Et il est bien possible, aussi, que chaque siècle voie fleurir la poésie que fait germer son climat social et que permet l'état des moyens de communication et de contact avec la masse des hommes. C'est un fait, en tout cas, que le louable reniement du banal tendait à devenir la méconnaissance des aspects contemporains du réel : cette transmutation paraît d'ailleurs avoir hanté le romantisme, lorsqu'il essayait de se proclamer humain dans la mesure où il se penchait sur les misères physiques ou morales ; mais, bien souvent, ce n'était que pour y voir un prétexte fécond à ces rapprochements antithétiques qu'il chérissait et il n'en demeurait pas moins que cette force passionnée, qui nous a si souvent emportés dans son ivresse, n'offrait pas au cœur, si j'ose utiliser cette expression, son plein emploi.

Au temps où naissait, à Saint-Amand sur Escaut, celui dont le nom devait s'égalier aux plus illustres, cette évasion poétique dont je viens de parler, bien que parée des prestiges du triomphe, apparaissait à certains comme une espèce d'inconscient abandon.

Et qui ne m'accordera que, trente ans encore, devait continuer cette désaffection des spectacles quotidiens, haletants, tragiques, du monde en gésine ? Le romantisme avait été la fuite dans la passion ou la nature ; le Parnasse, lui, s'évada dans l'antiquité avec ses marbres ; le réalisme même, qui dans l'intervalle avait paru se réintéresser aux combats de l'homme avec la vie, ne pre-

nait de lui qu'une vue méthodique et rationnelle, ne saisissait, souvent, que le squelette ou l'écorché au lieu de la forme vivante, ou bien ne peignait que l'immobilité trompeuse de la pose, au lieu du mouvement vital incessant. Ne parlons pas du naturalisme qui, malgré ses efforts méritoires pour broser des fresques collectives et en dépit d'indéniables aspirations philanthropiques n'était en somme qu'un romantisme n'osant pas dire son nom, s'éprenant non plus du parfum des verdure et de la caresse des clairs de lune, mais de la clarté livide des réverbères de banlieue et parfois des senteurs de l'égout.

Vint alors le Symbolisme, qui brûlait de retrouver la sensibilité et la sincérité totales, de fixer dans son chant le travail obscur et embryonnaire de l'esprit, de s'abandonner à ce subconscient qui paraissait exiger l'inachevé des formes et l'expression résolument indécese. Mais, quelque adorable irisation de nuances que nous ait offerte Verlaine, d'une si mystérieuse incantation que nous aient troublés Rimbaud ou Mallarmé, on ne voit pas que ces très grands poètes, qui avaient été si loin dans la connaissance de leur propre souffrance, aient exprimé les peines de l'humanité solidaire, l'universelle épreuve des travailleurs de toutes conditions, qui n'ont pas loisir d'accorder à l'analyse de leurs états d'âme un temps que réclame la vie à gagner.

Et ces hommes ont une âme aussi, qui vaut celle des artistes, et avec laquelle pourtant les âmes d'artistes, si frémissantes, si généreuses qu'elles aient la plupart du temps été, avaient pris la longue habitude de n'entretenir que des rapports de créateur observant à sujet observé et non d'établir une communion d'existence et d'émotions connues, ressenties, affectueusement partagées. Certes, au cours de l'histoire littéraire et populaire, poètes, ouvriers et paysans s'étaient souvent rencontrés et compris. Mais s'aimer ? Se sentir du même sang ?

C'est la grandeur de Verhaeren d'avoir eu jusqu'aux fibres, le sens de la pleine mission du poète. Loin d'affirmer l'existence d'un monde de l'évasion dégagé de la vie courante, loin de se désolidariser, en tant que créateur de rythmes et de symboles, de l'univers efficace, le poète doit s'unir à lui essentiellement, rendre à l'action et à l'expression leurs origines communes, retrouver d'abord ces vieilles racines, même s'il faut pour cela creuser à

profondeur d'instinct. Pour le grand Flamand, le lyrisme ne doit plus lancer sa voix vers les cimes à travers un éther glacé. C'est au tumulte des activités les plus matérielles que son chant doit se mêler, pour arracher aux travailleurs quels qu'ils soient — le laboureur qui psalmodie une ancestrale apostrophe à ses bœufs, l'artisan ou l'ouvrier qui chantonne à l'établi ou siffle au-dessus de l'enclume, du volant, du levier —, un hymne inconscient jailli en même temps de leur gorge, des profondeurs de la terre ou des engrenages de l'acier.

Plus de privilèges ! La subtile et puissante animation des mécanismes mérite, elle aussi, d'être évoquée et exaltée par le vers. Le titanique marteau-pilon, le haut-fourneau altier, qui n'avaient pas trouvé leur chantre, ne sont pas moins « poétiques » que la charrue des géorgiques virgiliennes. La machine n'est autre que la nature accommodée aux temps qui viennent. Et, si le cœur de l'homme se faisait assez vaste pour les puissances géantes qu'il a déchaînées et les humanisait, tel que le fait un cœur de poète, la civilisation moderne ne pourrait pas être en contradiction avec l'harmonie des choses et des âmes.

Il ne nous appartient pas ici — c'est un rappel devenu courant et d'ailleurs, me semble-t-il, assez gratuit — de remémorer à tous ceux qui pleurent encore cette pensée et cette plume de feu, que Verhaeren fut broyé par une des machines qu'il avait tant de fois évoquées. Cette atroce fatalité, évidemment, ne prouve rien. Ce n'est pas le moment non plus, ni le lieu d'apprécier la part de sublime illusion que contenait cette perspective grandiose de l'univers, où le nouvel âge de fer devait se conjindre à l'antique âge d'or. Tous les maux à jamais inhérents à la condition humaine allaient-ils se métamorphoser à l'instant en âpre volupté, par un acte d'adoration où voisinaient le travailleur et le penseur ? Pouvait-on demander, même à un aussi prodigieux visionnaire, à un aussi magistral manieur d'images hallucinées et parfois divinatoires, à un cœur aussi pur, aussi loyal, aussi doux, de pressentir certaines conséquences économiques du progrès et la montée synchrone des rivalités, des égoïsmes, des idéologies redoutables ?

Mais quelle gratitude ne devons-nous pas continuer d'avoir pour l'homme qui a accueilli la première forme, fût-elle élémén-

taire, des robots sur le seuil de la poésie, fille des dieux, qui a fait entendre le chuintement des chaudières, le vrombissement des moteurs, toutes les rumeurs de l'usine, avec la même fidélité que le frémissement des feuillages et le craquement du corselet des grains : tout le concert des voix de la terre ; pour le poète qui a réussi, fût-ce en le violentant par son génie, à rendre l'homme attentif à l'importance véritablement humaine des énergies qu'il suscite ou contrôle !

Verhaeren, en invitant le travailleur à prendre sa place pacifique parmi les héros que chante l'épopée, a unifié toutes les puissances qui vivent sous le ciel.

Et ce ne sera pas son moindre titre de gloire, au milieu de bien d'autres, que d'avoir affirmé et prouvé avec magnificence, que toute matière humaine peut et doit être utilisée pour la création d'une poésie totale, monumentale ; et que, de même que tous les morts pour leur pays, d'où qu'ils viennent, ont leur nom gravé côte à côte dans la pierre, de même tous les hommes qui vivent pour faire vivre l'immense patrie du Travail, doivent être coulés dans un seul bloc de fraternité.

Nous ne l'avons pas oublié ; ce grand unificateur ne voulait pas l'être seulement des courants cosmiques passés dans ses veines ou des forces sociales qui venaient, se mêlant, vibrer en lui à l'appel de son cœur. Il eût rêvé d'avoir, par le sortilège de son verbe inimitable et la passion de son âme prodiguée, unifié aussi les diversités humaines, amené les hommes à l'amour et à la paix.

En lui-même d'abord, par l'alternance des thèmes de sa poésie, il avait fait cette unité. Car le violent évocateur aux duretés de métal, des fébrilités haletantes et des foules envoûtées par l'évolution moderne, fut aussi un des plus tendres poètes qui aient jamais exprimé la chaleur de l'amour fidèle et cette permanence bénéfique du foyer qui rassure les inquiétudes et apaise les fièvres.

Chanter, chercher, provoquer l'union des êtres à l'image de l'unité de la vie qui leur fut donnée, tel a été l'idéal de Verhaeren le pacificateur.

Flamand filialement attaché au pays anversois dont il fut un peintre aussi coloré que Rubens, Jordaens ou Teniers et militant infatigable pour la langue et la culture françaises, il avait clamé bien des fois son souhait brûlant de voir, à son adjuration,

se fondre toujours davantage les forces d'esprit de la vieille terre belge au génie si riche et si divers.

Patriote du fond de l'âme, il avait, tout en faisant ardente campagne pour que les sacrifices de sa patrie pussent aboutir à la victoire qu'il n'a hélas pas vue, souhaité par-dessus tout que les peuples, la paix revenue, comprissent leur identité fondamentale.

Aujourd'hui, alors que l'idée de guerre, certainement détestée de tous, tarde cependant bien trop à nous sembler périmée, la grande ombre du forgeron du vers lève encore le bras.

Et n'entendons-nous pas qu'il frappe et frappe encore sur l'or brut d'une suprême strophe, jusqu'à ce que les nations se répondent comme des rimes et que résonne, dans une langue dont s'enorgueillit la France, un appel qui va de plus en plus loin : qui part de la libre Belgique, gagne l'Europe, franchit les mers, s'étend jusqu'au bout de l'Espérance du Monde !

Chronique

Hommage à Adolphe Hardy.

Le dimanche 19 juin, à Dison, une plaque commémorative a été scellée sur la maison natale d'Adolphe Hardy, le poète de La Route enchantée. A cette occasion, M. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel de l'Académie, et natif, lui aussi, de Dison, a prononcé l'allocution suivante :

C'est d'abord dans un sentiment de reconnaissance personnelle que j'ai accepté, sans la moindre hésitation, de venir commémorer, avec vous, Adolphe Hardy. Je n'oublie pas, en effet, qu'il a guidé mes premiers pas littéraires. Il l'a fait avec cette bonté, cette délicatesse, ce désintéressement qui lui étaient particuliers. Je le revois, à cette époque lointaine, ses cheveux noirs en brosse, la petite moustache noire ombrant sa lèvre supérieure, et ses yeux de noir jais dans lesquels une pépite d'or semblait se jouer. Au sujet d'Adolphe Hardy, un adjectif vient tout naturellement aux lèvres, que l'on n'est pas tenté d'employer souvent : il était *amène*, c'est-à-dire, d'après la définition du dictionnaire, qu'il avait « de la douceur accompagnée de grâce et de politesse ». Bien qu'ayant vécu une vie plus longue que la normale, et quoiqu'ayant appartenu au monde du journalisme et au monde de la littérature, deux mondes qui ne sont pas particulièrement tendres, Adolphe Hardy a réalisé cette autre œuvre d'art de n'avoir ni ennemis ni détracteurs. C'est déjà une chose merveilleuse que de laisser après soi la trace d'un sourire de bonté.

Nul lieu ne convient mieux que Dison pour évoquer le souvenir d'Adolphe Hardy. Non pas que la ville recèle des beautés particulières — M. le Bourgmestre ne me tiendra pas rigueur de cette légère restriction —, mais simplement parce qu'elle est la ville de l'enfance du poète. Or les impressions d'enfance exercent un pouvoir durable sur les âmes poétiques. Il s'opère là une sorte de chimie poétique. Cet acacia qui se trouvait dans le jardin de « devant » de cette maison natale où, dans quelques instants, nous allons nous rendre en pieux pèlerinage, on peut être certain qu'il a poussé ses racines jusque

dans la sensibilité du petit garçon d'alors. Quelle influence subtile n'a pas dû également avoir sur lui les énormes boccas rouges et bleus de la pharmacie voisine ! Cette enfance charmée, combien souvent l'évoquera-t-il dans ses vers :

*O souvenirs ! O jours fortunés d'autrefois !
Enfance, rosoyante et tendre fleur d'aurore !*

Adolphe Hardy est demeuré fidèle à sa ville, non pas seulement parce qu'il y avait des souvenirs chers, mais parce qu'il savait y retrouver la source même de sa poésie.

Mais Dison n'est pas seulement la cité industrielle que nous connaissons et que nous aimons telle qu'elle, Dison, c'est aussi non pas la porte — soyons modestes — mais une des portes ouvrant sur l'Ardenne. C'est par cette porte que, dès ses années d'adolescence, Adolphe Hardy s'évadait pour aller planter sa rêverie dans quelque coin rustique. Évasions qui ont eu une influence déterminante sur sa poésie. Il est devenu un des chantres de l'Ardenne. Non pas de cette Ardenne sauvage et un peu mystique qui, elle, se situe plus au Sud, mais de ce que l'on peut appeler l'Ardenne wallonne, plus ondulée, plus riante, plus géorgique. Lorsqu'il aura émigré vers la grande ville, au plus fort de son travail de journaliste, les images d'Ardenne ne cesseront de papillonner autour de lui, et l'on peut dire qu'elles lui ont véritablement entretenu l'âme fraîche. Au soir de sa vie, ces images s'imprégneront de nostalgie. Dans *Le Bréviaire du Bonheur* qu'il publia à l'âge de 80 ans, on trouve notamment ces vers :

*O mon pays si beau que plus un autre au monde
Ne peut séduire encore l'enfant qui t'a quitté,
Ardenne, Ardenne à qui tout mon être est resté,
Je ramène vers toi ma course vagabonde.*

On conçoit que l'Association de l'Ardenne Belge ait voulu faire d'Adolphe Hardy, après Albert Bonjean, son président d'honneur, comme l'on comprend qu'elle ait voulu s'associer étroitement à l'hommage de ce jour.

Une autre influence encore s'exercera sur le jeune Adolphe Hardy, plus morale, plus intellectuelle, mais non moins profonde, celle de son père. Les vieux Disonais se rappellent encore le père Hardy. Il était né en Moravie où son père, originaire de Thimister, était allé créer, à la fin du siècle dernier, une industrie drapière. C'était à la fois un érudit et un social. Son souvenir se perpétue dans ce monolithe de granit brut qui se dresse dans notre cimetière disonais, et qui,

enfants, lorsque nous visitons le champ des morts, nous causait une inexprimable impression de force et de grandeur. C'est à un tel père qu'Adolphe Hardy a dédié son maître-livre *La Route enchantée*. Il l'a fait dans des termes qui constituent le plus émouvant des hommages filiaux :

*O toi qui m'indiquas, d'un doigt tranquille et sûr,
La route où j'ai cueilli ces idylles fleuries,
La route qui, par monts et vaux, bois et prairies,
Va se perdre en lointains d'émeraude et d'azur...*

*Reçois mon âme éparse en ce livre; il est tien
Comme le pourpre est au soleil qui le fit naître
Et comme la nichée est à l'humble fenêtre
Dont l'angle fut pour elle ombre, asile et soutien.*

*Toi qui taillas ma flûte et me la mis aux doigts,
Reçois mon âme encore, ô mon père, en ce livre.*

Littérairement, Adolphe Hardy appartient à ce qu'il est convenu d'appeler *Le Parnasse de la Jeune Belgique*, avec Georges Rodenbach, Ywan Gilkin, Valère-Gille, Albert Giraud, Fernand Severin, Émile Van Arenberg. Il a participé à ce renouveau de nos lettres belges d'expression française qui, vers les années 1880, s'était cristallisé autour de la *Jeune Belgique* de Max Waller. Le groupe s'était bientôt divisé en deux. Certains, Albert Mockel, Charles Van Lerberghe, Grégoire le Roy, sacrifiaient — avec, d'ailleurs, un talent incontestable — à la théorie symboliste et au vers libre. Adolphe Hardy, avec les autres que nous venons de citer, était resté fidèle à la prosodie classique.

Le premier recueil qu'Adolphe Hardy publia, à vingt ans, s'intitule *Les Émaux wallons*. Le titre n'est pas sans comporter une référence aux *Émaux et Camées* de Théophile Gautier. C'est un identique souci de donner aux choses qui sont décrites une forme aussi exacte que possible. Dès ce premier livre, nous découvrons le patient ciseleur, le fin joaillier que ne cessera d'être Adolphe Hardy. Et ce petit livre d'un petit Disonais soulève, à l'époque, l'admiration d'un important critique français, Godefroid, dans l'*Illustration Européenne*.

Durant les quinze ans qui suivent *Émaux wallons*, Adolphe Hardy, absorbé d'ailleurs par son travail de journaliste, ne publiera que quelques plaquettes, en vers ou en prose, telles les *Émotions d'un pigeon blanc*. Il n'est pas pressé. En poète pour qui la poésie n'est pas seulement un art, mais une vie, il s'accorde de longues flâneries. Celles-ci

le ramènent souvent à Dison et en Ardenne. C'est de ces flaneries que naîtra *La Route enchantée* dont la première édition paraît, à Paris, en 1904. Ce qui retient avant tout dans ce livre, c'est la perfection de la forme. Mais une forme qui ne se drape pas dans l'impassibilité parnassienne. Le poète ne cherche pas à cacher son émotion, à étouffer sa sensibilité. Adolphe Hardy se révèle ici un tendre, un rêveur un peu alangui — n'oublions pas que par sa grand-mère paternelle il a du sang slave dans les veines — un timide. Certes, il a foi dans la vie, mais il ne veut pas lui demander trop, il se satisfait d'un bonheur discret, mesuré, presque caché. Sa philosophie de la vie est un peu celle du grillon de la fable. Elle s'est exprimée, cette philosophie, dans ces vers que l'on entendit un jour — ô surprise — tomber des lèvres d'une actrice parisienne célèbre, Ève Lavallière :

*Si l'heure qui sonne
Est douce à ton cœur
Ne parle à personne
De ton bonheur.*

*Si la vigne ombrage
Ta vieille maison
Borne à ce feuillage
Ton horizon.*

*Si l'amour l'apporte
Son fragile appui
Ferme bien la porte
Derrière lui.*

Dans *La Route enchantée*, le poète apparaît également comme un aquarelliste hors pair. Adolphe Hardy est un descriptif, mais il l'est avec une finesse exquise. Ses *Dizains rustiques* sont autant de petits tableaux qui font penser à ceux des anciens miniaturistes. Chacun d'eux, en quelques traits, contient un monde d'observation, que seul pouvait posséder un enfant de l'Ardenne, habitué dès l'enfance à courir les bois, les villages et les champs.

Un poète ne serait pas tout à fait un poète s'il ne parlait aussi d'amour. Adolphe Hardy en a parlé avec délicatesse, avec pudeur, délicatesse et pudeur qui paraissent bien désuets au regard de la poésie d'aujourd'hui. Aucun romantisme chez lui, aucune exaltation, aucune sensualité. Il ne s'agit que de l'émoi du cœur. Mais pour être chaste, cet amour-là peut n'être pas moins ardent, ni moins émouvant :

*Tu t'étendrais dans l'ombre odorante, ô ma Reine,
Et, penché sur ton front comme au bord du bonheur,
Je sentirais mon âme, ivre de ton haleine,
S'exhaler soufle à soufle et se fondre en ton cœur.*

Dans *La Route enchantée*, on trouve enfin des poèmes qui sont des chansons, qui ont le rythme de la chanson et qui ont le charme naïf des anciennes berceuses qui préludaient à nos sommeils d'enfant :

*Dans ton berceau neuf, tressé d'osiers jaunes
Dors, ô notre Aily, dors jusqu'à demain !
Dors ! la lune accroche au fond du chemin,
Sa lanterne sourde aux fourches des aunes.*

*Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do
L'homme au sable passe : Aily fais dodo !*

A peu près un demi-siècle après *La Route enchantée*, Adolphe Hardy fait paraître un autre recueil important, *Le Bréviaire du Bonheur*. Le poète est devenu octogénaire. L'épreuve physique l'a touché. Et ce qui est émouvant dans cet ultime livre, c'est de trouver que le poète n'a pas changé, qu'il a gardé intacte sa philosophie sereine de la vie, qu'il éprouve toujours ce même goût de la nature, que l'Ardenne lui demeure aussi amicale. Seule, peut-être, a grandi son espérance en Dieu. *Le Bréviaire du Bonheur*, quelle magnifique leçon de vie dans ce simple titre !

*Rien ne s'est éteint dans mon cœur :
Tout le passé qu'il a pu vivre
Y repose comme une fleur
Entre les pages d'un vieux livre.*

Ce serait livrer un portrait inachevé du poète de *La Route enchantée* que de ne pas parler du botaniste et de l'ornithologue. Ses connaissances en la matière allaient jusqu'à l'érudition la plus étendue. Mais cette érudition, il avait le don magique de la faire vivre. Je me souviens du jour où il me parla des mœurs des corbeaux, me brochant d'eux un magnifique tableau d'histoire naturelle. Depuis lors, les corbeaux ne sont plus pour moi de noirs présages. Dans un de ses vers, il parlait du « la », « la seule note de la linotte ». On lui chercha querelle à ce sujet, prétendant que les linottes gazouillaient. Adolphe Hardy soutint que si les linottes gazouillaient lorsqu'elles sont en volière, leur chant naturel ne comporte, cependant, qu'une note unique.

Quant aux fleurs et aux plantes de notre pays, on peut assurer qu'il les connaissait toutes par leur nom savant aussi bien que par leur nom vulgaire. Il était au courant des stades de leur germination et de leur floraison. Mais, en plus, il les affectionnait, les traitait avec délicatesse. C'est à ce grand amoureux des fleurs qu'un jour de juillet 1932, S. M. la Reine Élisabeth fit, en personne, visiter la roseraie du parc de Laeken.

En 1950, une joie suprême advint au poète de *La Route enchantée* : l'Académie française lui décerna son « Grand prix de la langue française ». Et cette insigne distinction rappela aux écrivains de chez nous, qui l'avaient quelque peu oublié, qu'Adolphe Hardy était et demeure un de nos meilleurs stylistes.

Mais peut-être que sa joie fut plus émue encore ce samedi de l'année passée où la délégation des vôtres alla lui porter le diplôme de citoyen d'honneur de la ville de Dison. C'était le cadeau de ceux qui, tout en l'admirant, n'avaient cessé de l'aimer.

Luc HOMMEL.

Prix académiques.

En sa séance du 12 février 1955 l'Académie a attribué les prix suivants :

Le Prix Georges Vaxelaire à M. Charles Bertin, pour sa pièce télévisée « Christophe Colomb ».

Le Prix Eugène Vossaert à M. l'Abbé Charles Moeller pour son ouvrage « Littérature du XX^e siècle et Christianisme ».

Le Prix Léopold Rosy à M^{me} Jeanine Moulin pour son ouvrage « Textes inédits de Guillaume Apollinaire ».

En sa séance du 11 juin 1955, l'Académie a attribué le Prix Lucien Malpertuis à M. Denis-Marion, pour son ouvrage « Les Masques du Destin ».

Concours de l'académie.

Le Prix du Concours de l'Académie pour 1955 (Section philologique) a été attribué à M^{me} Simone François, pour son ouvrage « Le dandysme et Marcel Proust ».

Le Prix du Concours de l'Académie pour 1955 (Section littéraire) a été partagé entre M. Albert Maquet pour son ouvrage « Albert Camus ou l'invincible été » et M^{elle} Rosa Buchole, pour son ouvrage « L'Évolution poétique de Robert Desnos ».

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	75.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

- WARNANT Léon. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. 1 vol. in-8° de 255 pages 140.—
 DOUTREPONT Georges. — *La littérature et les médecins en France (épuisé)*.

Collection de l'Académie.

- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin — Le Poète et son Art*. 1 vol. 14 × 20 de 212 pages 60.—
 BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 pages 90.—
 MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 pages 60.—

Textes anciens.

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages 225.—
 CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 pages 90.—
 LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. 1 vol. in-8° de 74 pages 60.—
 HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat). 1 vol. in-8° de 215 pages 90.—

Rééditions.

- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages 60.—
 VANDRUNNEN James. — *En Pays Wallon*. 1 vol. 14 × 20 de 241 pages 60.—
 CHAINAYE Hector. — *L'Ame des Choses*. 1 vol. 14 × 20 de 189 pages 60.—
 DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*, 1 vol. 14 × 20 de 126 pages 60.—
 BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot), 1 vol. 14 × 20 de 211 pages 60.—
 PICARD Edmond. — *L'Amiral*. 1 vol. 14 × 20 de 95 pages 60.—
 LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier, 1 vol. 14 × 20 de 135 pages 90.—
 GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. 1 vol. 14 × 20 de 187 pages. 75.—
 HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de Misère*. 1 vol. 14 × 20 de 167 pages 75.—

Publications récentes.

CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90 frs
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (<i>réimpression suivie d'une note de l'auteur</i>), 1 vol. in 8° de 296 pages	110.—
DESONAY Fernand. — Cinquante ans de littérature belge. 1 brochure in 8° de 16 pages	20.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898), ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE, 1 vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. 1 vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. 1 vol. in 8° de 200 pages	150.—
DELBOUILLE Maurice. — Sur la Genèse de la Chanson de Roland. 1 vol. in 8° de 178 pages	100.—
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. 1 vol. 14 × 20 de 232 pages	90.—
L'Écrivain et son public. (Exposés de MM. H. LIEBRECHT, R. GOFFIN, R. BODART et L. CHRISTOPHE, membres de l'Académie). 1 brochure in 8° de 36 pages	20.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). 1 brochure in 8° de 42 pages	40.—

Vient de paraître :

- DESONAY Fernand. — **Ronsard poète de l'amour.**
II. De Marie à Genève. 1 vol. in 8° de 317
 pages 100.—
- SOREIL Arsène. — **Introduction a l'histoire de**
l'Esthétique française (*nouvelle édition re-*
vue). 1 vol. in 8° de 152 pages 90.—
- CULOT Jean-Marie. — **Bibliographie de Émile**
Verhaeren. 1 vol. in 8° de 156 pages 90.—
- REMACLE Madeleine. — **L'Élément poétique**
dans « A la recherche du Temps Perdu »
de Marcel Proust, 1 vol. in 8° de 213 pages 100.—
- COMPÈRE Gaston. — **Le Théâtre de Maurice**
Maeterlinck. 1 vol. in 8° de 270 pages 100.—

Les ouvrages commandés seront envoyés franco après versement de leur montant au C. C. P. N° 150.119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLOUX (*Imprimé en Belgique*).